

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 410—SAMEDI, 12 MARS 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA FAMINE EN RUSSIE — PAYSANS DEMANDANT L'AUMONE DANS LES RUES DE KAZAN

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 12 MARS 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—A la bonne franquette, par Faucher de Saint-Maurice. — Bibliographie au fil de la plume : "My Canadian Journal, par Simon Bolivar. — L'Exposition de Chicago. — Chimère (avec gravure), par Hip. — Notes et faits. — Poésie : Au Canada, par Miss E. Ehrstone. — Correspondance littéraire, par F. X. Burque, prêtre. — Etudes historiques : Les cimetières de Montréal (suite), par G. A. Dumont. — La famine en Russie. — Primes du mois de février : Liste des numéros gagnants. — Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite). — Mlle de Kerven, deuxième partie de Carmen (suite). — Choses et autres. — Problèmes d'Echecs.

GRAVURES.—La "famine" en Russie : Paysans demandant l'aumône dans les rues de Kazan. — L'exposition universelle de Chicago : Vues des principaux bâtiments qui seront érigés sur le terrain (16 gravures). — Gravure du feuilleton : Portraits : MM. W. Steinitz et Tschigorine.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS

Les bureaux, temporaires, de l'administration du MONDE ILLUSTRÉ sont au No 1588, rue Notre-Dame.

A LA BONNE FRANQUETTE

Il y a quelques années, il y avait joyeuse réception à Spencer Grange, la villa charmante de mon collègue, James Le Moine, de la Société Royale. Le Canada littéraire, nombre d'hommes de lettres de l'étranger connaissent cette maison hospitalière perdue sous les futaies du Cap Rouge, à trois kilomètres de Québec.

Ferland, Garneau père, Marmette, l'abbé Casgrain, Sulte, Garneau fils, Charles de Guise, De Celles, Charles Leclerc, Paul de Cases, Gérin, les deux Fréchette, Buteau Turcotte, Provencher, Oscar Dunn, Auguste Achintre, et bien d'autres, sont venus frapper à cette porte et rompre sous ce toit

Le pain béni de la gaieté.

Ce soir là, nous étions réunis à Spencer Grange pour y rencontrer le lieutenant-gouverneur du Manitoba, l'honorable Joseph Cauchon. Quand il entra dans la bibliothèque, il se fit un grand silence. Pour les uns, c'était une vieille connaissance. Chez les autres, cet homme excitait un sentiment de curiosité ! Depuis près d'un

demi-siècle, ce hardi joueur ne se tenait-il pas sur la brèche, frappant d'estoc et de taille ceux qui entraient en champ clos avec lui, ne ménageant pas ses amis et jetant nuit et jour au combat sa force, sa volonté et sa vie ?

Il s'avança lentement vers nous, donnant la main aux uns, en les nommant, se faisant présenter les autres et ayant un bon mot pour chacun. C'était un homme trapu, large d'épaules, marchant un peu courbé, portant toute sa barbe grise. Son œil restait insaisissable sous ses lunettes d'or.

On vint annoncer le dîner, et bientôt le lieutenant-gouverneur du Manitoba fut le maître de la parole. La conversation roulait sur les choses du passé. Elle nous valut une véritable conférence sur nos grands disparus. Sir Louis La Fontaine, Papineau, les Viger, Baldwin, Morin, Nelson, Vallières de Saint-Réal, Caron, Draper, Christie, Abraham et Louis Lagueux, sir Étienne Taché, sir George Cartier, les Taschereau, les de Léry, Soulard, Étienne Parent, Joseph Edouard Turcotte, Garneau, de Gaspé, François Lemieux, Angers, Lelièvre, mon père, et bien d'autres se mirent à revivre devant nos imaginations excitées par la parole d'un de leurs derniers contemporains. Pourtant il n'était pas causeur. C'était plutôt un narrateur à la phrase courte, énergique, entremêlée de hoquets et d'éternements. Chose étrange ! ce joueur, dont la massue avait été si lourde, parlait du passé sans acrimonie.

Il semait plutôt l'éloge que la critique, ce qui étonna plus d'un convive qui ne le connaissait que par ses rudes polémiques, que par ses coups de boutoir.

Une chose me parut remarquable. Quand le lieutenant-gouverneur Cauchon remontait vers sa jeunesse, ses souvenirs se ressentaient de la fraîcheur de ses premières années. Ils se paraient d'un coloris de poésie. Ils avaient une chaleur qui nous empoignait. Loin du terrain politique, ce narrateur qui n'avait vécu que de polémique devenait un paysagiste charmant. Chacun était frappé du changement à vue.

Tout à coup il nous demanda la permission de se lever : nous n'étions qu'au milieu du service. Il alla faire les cent pas dans la pièce voisine, revint en prenant une pastille dans une bonbonnière et reprit son siège, en s'excusant sur une attaque soudaine de la maladie qui finit par l'emporter. Il but alors un doigt de Mâcon, puis reprit le fil rompu de la conversation.

Cette fois il s'empara d'une idée fixe qu'il mena presque jusqu'à la fin du dîner. Il nous d'un manteau fait avec des peaux d'écureuils blancs, cadeau offert par lui à une personne chère.

— Cette pièce est unique au monde, nous dit-il.

Puis il nous développa une théorie sur les renards argentés. Sur ce sujet, il en savait presque aussi long que son ami le comte de Puyjalon. Il fit défilé devant nous les fourrures du Nord-Ouest, celles de la Baie-d'Hudson, celles de l'Alaska. Il finit par assurer que pour lui la martre était de beaucoup l'animal le plus estimé, le plus riche, le plus aristocratique comme poil.

Ici, il s'arrêta et devint songeur.

— Il y a bien aussi, dit-il, la loutre de l'île d'Anticosti. Elle est toute noire, ce qui lui donne des reflets moirés : mais on lui retrouve toujours des poils blancs à la queue, ce qui la dépare et lui ôte de sa valeur.

Je crus devoir ici loger mon mot, et j'étonnai beaucoup ce vieux connaisseur, ce chercheur des choses, en lui disant qu'il y avait de fort belles loutres de mer dans les environs du détroit de Belle-Isle.

— Eh ! bien, reprit-il d'un air mélancolique en trempant un croûton de pain dans son vin, on apprend du nouveau à tout âge. Vos loutres de

Belle-Isle me vont. Je désirerais m'en faire faire une pelisse. J'aime les belles fourrures, les objets d'art, les tableaux, les vieux livres et les chevaux.

Quelqu'un se mit alors à parler du Nord-Ouest et de son climat.

— On ne saurait, dit le lieutenant-gouverneur Cauchon, trop vanter sa salubrité et ses richesses. Tout ce que l'on a écrit sur ce merveilleux pays est au-dessous de la vérité. Avant peu ce sera le grenier du monde. La lisière de terre la plus fertile est celle qui s'étend entre les deux rivières Saskatchewan. Elles forment un fleuve aussi considérable en longueur que le Saint-Laurent. Mais il y a une chose que je mets au-dessus de toutes ces richesses qui dorment, en attendant que la civilisation les mettent en plein rapport. C'est un prêtre et un saint celui-là : c'est mon bon ami le Père Lacombe. Voilà le créateur, voilà le roi des prairies. Sous sa parole, tout s'incline. Chaque tribu le vénère et l'appelle son père. Je veux mourir sous les regards de cet apôtre ; mais, auparavant, je lui ménage une surprise. Je me fais construire un château. Une de ses ailes sera mise à la disposition du R. P. Lacombe. Il sera chez lui et il y aura sa chapelle. Dans son humilité, il sera content de moi, car je veux faire les choses en grand pour Dieu..... et pour son prêtre. Quant au Père Lacombe, je le sais, il s'oubliera : je le connais par cœur. Il ne verra que Dieu.

Un domestique vint alors prévenir que la voiture du lieutenant-gouverneur du Manitoba, attendait. Il se leva lentement de table, donna la main à tout le monde et nous le reconduisimes jusqu'à la porte d'honneur.

A quelques mois de là, une dépêche nous annonçait la mort de celui qui avait été le lieutenant-gouverneur du Manitoba. Le fléau de la spéculation qui se promenait alors sur Winnipeg avait frappé à sa porte. Ruiné, usé par la lutte il s'était éteint en chrétien dans une humble chaumière, demandant pardon aux uns, pardonnant aux autres, et partant avec le sourire de Job, pauvre, abandonné, résigné, heureux de remettre son esprit entre les mains de son Créateur.

Le père Lacombe n'a pas eu sa chapelle ; mais il continue à évangéliser et à sauver les âmes sous le dôme bleu du ciel des prairies du Nord-Ouest qu'il est en voie de transformer en véritable temple de Dieu.

Faucher de Saint-Maurice,

BIBLIOGRAPHIE AU FIL DE LA PLUME

MY CANADIAN JOURNAL

Le MONDE ILLUSTRÉ, il y a quelques semaines, tout en favorisant ses lecteurs des portraits et esquisses biographiques du marquis et de la marquise de Dufferin et Ava annonçait en même temps la publication prochaine du *Journal Canadien* de la marquise.

Ceux qui déjà ont eu l'avantage de goûter les productions littéraires de la noble dame ont compris que c'était à la fois une acquisition pour la littérature et une bonne aubaine pour les amateurs et les lecteurs.

Our *Vice-Royal Life in India* qui a précédé ce dernier volume contenait en effet des pages charmantes. Immédiatement la traduction s'en était emparé et le public européen (s'il est un bon juge en cette matière, c'est bien lui), n'avait pu s'empêcher de témoigner son étonnement et son admiration, car ce petit volume, d'une lecture

entraînante, d'un style souple et léger, sans prétention aucune, manifestait chez l'auteur un grand esprit d'observation, une précision et une justesse de jugement que l'on ne s'attendait nullement à trouver chez une femme du grand monde. Car, je ne sais pas quelle singulière et malicieuse fatalité, le vulgaire d'ordinaire est porté à nier à l'aristocratie les premiers rudiments même du bon sens, comme si la droite raison était incompatible avec la noblesse d'extraction.

Je viens de terminer la lecture de *My Canadian Journal* et m'empresse de communiquer (pour le plus grand supplice de ceux qui auront la patience de les lire) les premières de mes impressions.

Ce qui, à première vue, fait surtout plaisir, c'est le format du volume. Un bel in-octavo rebondi, bien potelé (4-8 pages), et des pages qui sont des pages, c'est-à-dire qui n'ont pas divorcé avec le texte.

Ne me parlez pas de ces jolies feuillets blancs (sous l'insipide prétexte de *marge*) qu'on tourne et retourne entre les doigts avec une vertigineuse rapidité et pouvant encore à peine, malgré tout, suffire à suivre le fil de la pensée. Quand je commence une page, j'aime bien lire cette page là d'abord, et non la faire sauter sous l'index comme préparation à une suivante qui, elle-même, n'en est pas une. C'est un petit exercice d'agile dextérité pour lequel je ne me sens nullement d'aptitude et qui, du reste, ne va pas du tout à mes pacifiques dispositions.

Le temps pour chaque chose et chaque chose en son temps.

Je disais donc que la première impression évoquée par le volume est une bonne impression. On sent qu'il y a *quelque chose* (l'indéfinissable *quelque chose* !) ou comme le disait plus prosaïquement, plus brutalement et avec d'autant plus de vérité Edmond Biré : "qu'on en a pour son argent."

Ceux qui ont lu *Our Vice Royal Life in India* ont une idée de la manière de procéder de l'auteur. Elle est analogue dans le dernier volume. Tous deux, en effet, ont été rédigés de la même façon : *Weekley letters to my mother*, "Lettres hebdomadaires à ma mère." Ou encore, c'est un carnet journalier sur lequel, à mesure qu'ils se produisent, elle laisse tomber les événements et les impressions de sa vie intime et publique. Et j'oserai dire que c'est là surtout ce qui en constitue le charme et la piquante originalité. Ce n'est pas un *toiletage* de souvenirs factices, mais l'impression elle-même photographiée sur le vif et donnant par le fait un cliché adéquat absolument irréprochable, puisqu'il est l'image interne elle-même.

L'auteur est persuadé que, pour la majorité des lecteurs, le dernier sujet est moins nouveau et présente par conséquent moins d'intérêt. "I am well aware that the subject is less new and that Canada, and the life a Governor-General leads there, are much better known, and offer less novelty to most readers that did a similar record of the Viceroy's social life in India."

Peut être en effet pour des sujets étrangers et pour des sujets anglais, le contraste de la vie aux Indes avec la vie ordinaire coulée au sein des villes de l'ancien continent est-il plus saisissant. Mais pour nous, nous Canadiens, nous trouvons dans ces pages une odeur de terroir préférable à tous les parfums exotiques — et la peinture exacte de scènes de mœurs réelles qu'on a parfois expérimentées soi-même, nous charme beaucoup plus que la narration (quelque pittoresque qu'elle soit), des caprices, des bizarreries et souvent des plus ou moins paradoxales coutumes de peuples qui n'ont pas encore compris la civilisation telle que nous l'entendons et la mettons en pratique.

J'ai dit que pour nous ces pages ont un attrait tout particulier : elles parlent du Canada. Les personnes nommées, vous les connaissez ou au moins (pour la plupart) vous avez entendu prononcer leur nom. Les lieux décrits, les endroits visités, vous les avez vus, vous les avez visités : juste à cet endroit où l'auteur s'extasie devant l'un des miracles de la nature canadienne vous vous rappelez qu'un cri d'admiration s'est échappé

de votre poitrine et cette cette réminiscence évoque un voluptueux petit frisson d'amour-propre satisfait. Fier de vous-même, vous vous dites dans votre orgueil : "Et moi aussi j'ai compris la nature."

Ce sont là de ces délicieuses jouissances que ne comprennent que ceux qui les éprouvent. Et plusieurs, ah ! oui, plusieurs, j'en suis sûr, les éprouveront et plus d'une fois peut-être à la lecture de ce volume.

Autre avantage. De la vie des hauts fonctionnaires on ne voit que le dehors, les apparences extérieures. On a beau faire, la glace ne peut être rompue et on est plus porté à les considérer sous une perspective et des agissements d'automates qu'autrement. Je ne dis pas qu'il en a été ainsi pour l'ancien gouverneur et sa noble épouse. Mais tout de même, lorsqu'ils viennent nous dire quelles furent leurs impressions intimes et ce qu'ils pensaient de nous, on ne peut s'empêcher de leur dire : "Merci."

L'ouvrage est tout écrit de ce style simple et gracieux dont la marquise a le secret. Ce qui plaît c'est l'absence totale des banalités de convention et des périphrases à effet. Ne croyez pas cependant avoir affaire à une monotone répétition des mêmes mots avec changements de place dans la phrase selon l'idée à exprimer.

Non, je l'ai déjà dit, elle a sa manière à elle d'écrire, manière unique : les mots se coordonnent et se plient naturellement, l'esprit glisse avec de phosphorescentes lueurs sur les contours des périodes, mais ce n'est qu'un feu follet sans malice qui lutine sans blesser ni choquer.

Ce que j'aime c'est cette bienveillance démocratique qui démontre que tous les grands ne sont pas éblouis par la grandeur. "We are too grand to pay visits as a rule, but sometimes we meet a friend at his own door and he asks us to come in."

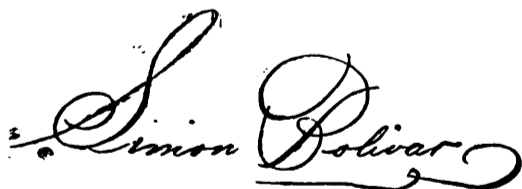
Il y a un *too grand* en intraduisibles italiques dans ces deux lignes.

Pour moi, j'adore la grandeur quand elle est ainsi entendue et pratiquée. Je respecte l'aristocratie quand elle est ceinte de l'aurole de la modestie — quand elle pense, sent et voit les choses telles qu'elles sont et non des sommets altiers et méprisants d'une vaniteuse hauteur. J'aime aussi celle qui a su comprendre le peuple et qui a eu l'intuition assez prompte, le coup-d'œil observateur assez rapide pour saisir d'emblée et quasi à première vue le sentiment national.

Ces dernières lignes s'appliquent surtout à la première partie de l'ouvrage où l'auteur, absolument étrangère, nous a, dès la première entrevue, si bien compris et jugés.

Oui, ces lettres sont chères à tout Canadien : il les lira, il les savourera avec délices et dira d'elles ce que le *Scotsman* disait des précédentes : "Sprightly and fascinating letters. They are excellent, chatty, and descriptive, perfectly natural and unconstrained."

De plus, il dira ce que le *Scotsman* ne pouvait et ne pourra jamais dire : "Je les aime, ces lignes, car elles parlent du Canada, et le Canada c'est "mon pays," c'est "mes amours."



L'EXPOSITION DE CHICAGO

(Voir gravures)

Le Jackson Park et Midway Plaisance, où aura lieu l'Exposition, sont situés dans la partie sud-est de Chicago, avec environ un mille et demi de terrain en bordure sur le lac Michigan, et une longueur de 45 milles de boulevards font communiquer ces deux emplacements avec tout le système des parcs de la ville, qui n'a pas moins de 2,000 acres de superficie.

Midway Plaisance, large boulevard qui réunit

le Jackson au Washington Park, sera spécialement réservé à des expositions privées, ayant surtout un caractère international, comme le "Bazar de toutes les Nations," la "Rue du Caire," la "Rue de Constantinople," le "Palais Mauresque," le "Village Maori," etc., etc., auxquels il a été accordé des concessions, et qui auront à dépenser des milliers de dollars pour leur installation ; c'est en ce même endroit que se trouveront réunis les panoramas, les cycloramas, le chemin de fer glissant, etc.

Les ressources que Chicago possédait au point de vue des hôtels vont être encore considérablement accrues, car l'on annonce l'ouverture d'une vingtaine d'hôtels, dont quelques-uns seront fort grands. De son côté, la ville se propose de dépenser plus de \$2,000,000 en embellissements dans les parcs et les rues, afin de pouvoir dignement recevoir ses nombreux visiteurs futurs.

Au point de vue du nombre des objets exposés et de l'emplacement qu'ils occuperont, l'exposition de Chicago sera certainement la plus importante qu'il ait été donné de voir.

A la date du 1er janvier 1892, le nombre des demandes d'emplacement, pour les Etats-Unis seuls, se montait à 2,082, alors qu'à la date correspondante ce nombre n'était que de 864 pour l'Exposition du Centenaire à Philadelphie. Les demandes reçues de l'étranger sont également très nombreuses et augmentent de jour en jour ; l'on peut dire, d'ores et déjà, que le nombre des exposants à l'Exposition de Chicago l'emportera sur celui de n'importe quelle autre exposition. La répartition des emplacements aura lieu vers le mois de juin, et les exposants pourront commencer à s'installer à partir du 16 octobre 1892 et devront avoir terminé avant le 1er mai 1893.

L'inauguration des bâtiments aura lieu en octobre, et l'on donnera à cette occasion des fêtes merveilleuses qui dureront du 11 au 13 de ce mois. Le programme, qui est presque entièrement arrêté, prévoit une grande manifestation civique et industrielle, des discours prononcés par le président des Etats-Unis, le directeur général, le président du Comité national et le président de l'Exposition ; la mobilisation de 10,000 soldats et miliciens ; enfin il sera récité une ode et exécuté divers morceaux de musique spécialement écrits pour la circonstance ; le soir, il y aura sur les lagunes une procession symbolique en bateaux, et de brillants feux d'artifice. Outre le président des Etats-Unis, les gouverneurs de tous les Etats assisteront à ces fêtes avec tout leur état major.

En avril 1893 et comme préliminaire à l'ouverture de l'Exposition, il y aura dans le port de New-York une grande revue maritime internationale, et l'on s'occupe en ce moment de l'organiser.

L'Exposition s'ouvrira le 1er mai 1893 et fermera ses portes le 30 octobre de la même année.

L'Exposition universelle doit se tenir à Chicago en l'honneur de Christophe Colomb ; nos gravures donneront au lecteur une idée de l'importance de la grandeur de cette future exposition.

Cette exposition sera faite sous les auspices du gouvernement des Etats-Unis, mais elle n'en aura pas moins un caractère tout à fait international, car, outre la participation du gouvernement fédéral, des quarante-quatre Etats et des cinq territoires de l'Union Américaine, l'on aura celle de presque tous les pays étrangers.

Petit cours d'astronomie.

—Je voudrais être une étoile, dit-il.

—Je voudrais que vous en fussiez une, répliqua-t-elle en étouffant un bâillement.

—Et pourquoi ce souhait, ma chère amie ?

—Parce que la plus proche de nous est distante de 11,760,971 kilomètres !

.

—Voyons, mon petit André, qu'est-ce que tu veux pour ta fête ?

—Oh ! je voudrais une petite Chambre de députés !

—Impossible, mon enfant ; ça fait trop de bruit !

CHIMERE



Rêverie de Blanche devant la pièce de vers

CHIMERE

Personnages : BLANCHE D'AIGUEVILLE, 18 ANS —
SUZANNE DE PRÉFONDS, 20 ANS — MAURICE
D'ESTENAY, 24 ANS.

(La scène se passe dans un château)

SCÈNE I^{re}

Un salon. — Blanche, assise, fait de la tapisserie. — Maurice, séparé d'elle par une petite table, couverte de pelotons de laine, lit un journal.

Maurice, repliant son journal avec amertume — Ainsi, ma chère cousine, demain j'aurai quitté les Frespes et je rentrerai à Paris, d'où j'étais parti si gai, si plein d'espoir ! Quel contraste ! (Un silence). C'est curieux ! Je ne suis cependant ni un présomptueux, ni un fat, et je m'étais figuré que vous deviez accueillir ma demande avec..... plaisir..... oui..... tout simplement, sans hésitation. Nous sommes de si vieux amis qu'il me semblait tout naturel que nous devenions, sans transition, de jeunes époux.

Blanche, moitié enjouée, moitié mélancolique. — Les dieux ne l'ont pas voulu.....

Maurice. — Les dieux n'ont rien à voir là dedans. C'est Blanche d'Aigueville qui n'a pas voulu. (Avec un soupir) : Que vais-je devenir maintenant ?

Blanche. — Vous allez rester ce que vous étiez auparavant, un bon garçon sympathique à tous, aimable, gai.....

Maurice, protestant. — Oh gai ! pas d'ici longtemps !

Blanche, avec malice. — Combien de temps, Maurice ? Un mois ? Une semaine ? (Maurice fait un geste pour l'interrompre.) Allons, voyons, mon ami, ne vous ai-je pas entendu dire mille fois qu'il n'y a pas de chagrin éternel, que la vie doit être prise du bon côté, etc., etc..... (Avec un léger soupir) : Vous n'êtes pas sentimental, vous ! Et j'ai peine à croire que vous puissiez souffrir d'un souvenir, sans essayer de le chasser au plus vite. (Elle laisse tomber sur ses genoux son ouvrage de tapisserie et semble rêver.

Maurice, grave. — Je n'aime pas à surfaire mes sentiments, Blanche, et j'ai pour habitude de dire la vérité sans détour. J'ai beaucoup de chagrin, je vous l'assure. Je vous aime depuis longtemps, de tout mon cœur, et je me croyais aimé de vous ; peut-être est-ce naïf de l'avouer, mais je suis sincère et je laisse voir le fond de mon âme. Je vous ai toujours connue Blanche ; j'ai été le compagnon de votre enfance, et il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'un autre que vous puisse s'appeler madame d'Estenay. (Après un silence). Enfin, vous ne le voulez pas ! C'est un rude coup, et il me faudra bien du temps avant de m'en remettre. J'oublierai sans doute..... tout s'oublie. (Avec émotion) : J'ai bien vu mourir ma pauvre chère mère sans mourir moi-même, et cependant vous saviez combien je l'aimais.....

Blanche, lui tendant la main avec élan. — Oui, mon ami, je sais que vous avez un excellent cœur. Un silence.

Maurice, se rapprochant de Blanche. — Mais enfin, Blanche, puisque par hasard, nous sommes seuls, laissez-moi vous adresser une question et

répondez-y franchement : pourquoi ne voulez-vous pas de moi pour mari ?

Blanche, troublée.—Mais, je vous l'ai dit déjà, mon ami, parce que je n'ai pas de goût pour le mariage que je suis trop jeune

Maurice.—Oui, oui, je sais..... Ce sont là les raisons que l'on donne devant témoins, mais à moi, Blanche, qui vous supplie au nom de notre vieille camaraderie d'être sincère..... Pourquoi ? Votre cœur est-il pris ? C'est un frère qui vous parle, Blanche.

Blanche, troublée.—Mais non, Maurice, quelle idée !

Maurice.—Etes-vous liée par une promesse, par un engagement ?

Blanche.—Mais non, mais non..... Vous savez bien que mon père étant mort à ma sortie du couvent, je n'ai pas été dans le monde et que, dans notre entourage, il n'y a pas de jeunes gens.....

Maurice, pressant.—Alors à quel sentiment obéissez-vous ? Je vous inspire donc une bien vive aversion ?

Blanche, avec élan.—Moi ! je vous aime de tout mon cœur.

Maurice, consterné.—Je n'y comprends rien ! Si vous n'étiez mon innocente petite amie d'enfance, je dirais que vous êtes une affreuse petite coquette qui voulez me désespérer. Est-ce donc le mariage qui vous déplaît ? Mais non, puisqu'il y a huit jours vous vous êtes écrié, en apprenant les fiançailles de votre amie : Suzanne : "Qu'elle est heureuse !" J'aimerais mieux savoir franchement que vous me détestez, je

(On frappe à la porte et, tout aussitôt, Suzanne entre vivement.)

SCÈNE II

BLANCHE, MAURICE, SUZANNE

Blanche.—Ah ! c'est Suzanne elle-même !

Suzanne, très gaie.—Bonjour, Blanchette. Bonjour, Maurice. Vous parliez de moi, mes amis. (Se tournant vers Maurice) : Mais quelle figure d'enterrement ! Ah ! c'est vrai, pauvre Maurice, vous êtes rétorqué ! Mon Dieu que je parle mal ! Mais c'est la faute de mon frère, vous savez..... Est-ce que vous partez toujours demain ?

Maurice, avec accablement.—Toujours, Suzanne !

Suzanne, avec une commisération comique.—Pauvre garçon, comme il a bien dit ça : "Toujours, Suzanne !" Il a l'air d'un mélodrame ! Et c'est qu'il est changé depuis huit jours ! Les yeux sont creux, le teint est pâle ! Cruelle, n'as-tu pas de pitié ?.....

Blanche, avec reproche.—Suzanne.....

Suzanne.—Non, mais Maurice, sans flatterie, vous êtes mieux ! Je puis bien vous le dire, n'est-ce pas, puisque je suis fiancée, ça n'a pas d'importance. Tu sais, Blanche, si j'étais à ta place, j'enverrais promener mon..... poème et j'épouserai Maurice. Et puis, nous nous marierions le même jour, ce serait charmant !

Maurice, intrigué.—Son poème, quel poème ?

Suzanne.—Son poème, si vous aimez mieux.

Blanche, lui mettant la main sur la bouche.—Suzanne ! Oh ! Suzanne !

Suzanne, se dégageant.—Oui, oui, tu ne me feras pas taire, attendu que je suis venue tout exprès pour parler. C'est trop ridicule, et je ne veux pas tremper dans cette sottise-là. (Blanche se couvre la figure avec les mains.—Suzanne se tournant vers Maurice) : Figurez-vous, Maurice, que Blanche est une petite bécasse, et moi aussi, du reste, ou du moins je l'étais hier, mais mon fiancé à qui j'ai tout conté.....

Blanche.—Oh ! c'est mal !

Suzanne.—On conte tout à son fiancé, tu sauras cela tout à l'heure ; donc, mon fiancé m'a enjoint de mettre un terme à la bécasserie de Blanche et au chagrin de Maurice en révélant tout ; en deux mots, voici : il y a trois ans (se tournant vers Blanche effarée), mademoiselle en avait alors quinze, il y eut, comme vous devez vous le rappeler, puisque vous y avez dansé, un grand bal à notre couvent en l'honneur du jubilé de notre supérieure ; frères et cousins furent conviés. La petite fête, arrosée d'orgeat, fut un

événement dans notre vie de pensionnaires et la cause de votre insuccès matrimonial. Oui, cher monsieur, ne prenez pas cet air ahuri et écoutez la fin de ma véridique histoire. Le soir de cette mémorable journée, en se déshabillant, Blanche sentit un froissement dans sa poche et en retira, ô stupéfaction ! un mystérieux papier, plié en quatre, contenant une pièce de vers abracadabrante où Blanche était comparée.....

Maurice, souriant à demi.—A un cygne, à un is, à un ange !

Suzanne, interloquée.—Qui vous l'a dit ?

Maurice.—Tous les vers des Roméos aux Juliettes sont les mêmes.

Suzanne, se remettant.—Ah ! très bien ! moi je n'en ai jamais reçu. Enfin, l'amour le plus ardent, le plus chevaleresque y était dépeint en termes enflammés. (Changeant de ton) : Oh ! c'était très joli ! Tout le couvent l'a lu..... en cachette naturellement, et pendant des mois et des mois on n'a pas parlé d'autre chose. Et que de conjectures ?..... Est-ce Paul de Trani, le beau Saint-Cyrien ? Ou Jacques de Raisne, le Central ? Ou Pierre ? Ou Paul ? Dieu ! nos imaginations ont-elles marché ! Enfin, jusqu'à ce jour, et il y a de cela trois ans, le poète n'est pas sorti de son mystère... Mais il viendra... ou du moins Blanche l'attend, et, si elle vous repousse aujourd'hui, (avec emphase), c'est qu'elle ne peut donner sa main à qui n'a pas son âme et que son âme appartient...

Maurice, ardemment.—Appartient...

Suzanne, déclamant :

Au jeune homme inconnu
Qui n'a pas dit son nom.....

Maurice, sautant de joie et prenant la main de Suzanne :

Et qu'on n'a pas revu.

Quel bonheur ! Que vous êtes gentille, Suzanne ! Que je vous aime. Soyez bénie d'être venue ! Oh ! mon Dieu !.....

Suzanne, ahurie.—Est-ce que le chagrin le rend fou ?

Maurice, courant à Blanche et lui prenant les mains.—Blanche, ma chérie, ma fiancée, vous ne pouvez pas vous en dédire, vous lui avez donné votre âme, vous l'attendez ; eh bien ! le voilà, il vous réclame.....

Blanche.—Mais, Maurice, qu'avez-vous ?

Maurice.—Vous ne comprenez donc pas, mais le poète, c'est moi ! moi, dans un moment de folie qui n'a d'excuse que mes vingt ans d'alors.

Suzanne, éclatant de rire.—Vous ! vous ! Maurice d'Estenay ; Oh ! c'est trop fort ! Nous aurions soupçonné tout le monde avant vous ! Qui aurait cru cela ! Un garçon si sérieux ! Mais est-ce bien sûr au moins ce que vous nous contez-là ?

Maurice, riant.—Très sûr ; c'était écrit sur du papier rose.

Suzanne.—Parfaitement, du papier rose ; je le vois encore.

Blanche, tirant un papier de son corsage.—Le voici.

Maurice, le prenant et le baisant.—Sois béni, cher petit papier qui m'a causé tant de peine et tant de joie, et maintenant, Blanche, direz-vous encore non ?

Blanche, radieuse.—Oh ! Maurice ! pourquoi aviez-vous contrefait votre écriture et pourquoi surtout aviez-vous toujours gardé le silence sur cette déclaration anonyme ?

Maurice.—Mais, ma Blanche, parce qu'ils sont affreux ces vers, et qu'en les faisant, même à une époque à laquelle je n'avais pas encore de barbe au menton, j'avais parfaitement idée que je commettais une ineptie sans excuse.

Blanche, boudeuse.—Alors, vous n'en ferez plus d'autres ?

Maurice, l'embrassant avec tendresse.—Tant que tu voudras, ma chère fiancée !

HIP.

Le plus riche des hommes, c'est l'homme économe ; le plus pauvre, c'est l'avare.—*Champffort*

NOTES ET FAITS

ARBRES GEANTS EN AUSTRALIE

Il y a dans le district de Fernshaw (Australie) à 50 milles au nord de Melbourne, deux eucalyptus dont l'un mesure 302 pieds de hauteur, 46 pieds de circonférence à 5 pieds du sol, et l'autre 290 pieds de haut et 52 pieds de circonférence au même niveau. A 40 milles plus loin, il y a un eucalyptus qui a 326 pieds de haut, mais il est d'une circonférence beaucoup moindre. Un professeur de l'Université de Melbourne parle même d'arbres poussant dans certaines forêts inextricables qui auraient jusqu'à 400 pieds de haut.

UN POISSON QUI SE GONFLE D'AIR COMME UN BALLON

Il y a dans les eaux du golfe du Mexique un singulier poisson, le *Diodon antennatus*, qui a la faculté de se gonfler d'air et de flotter sur l'eau comme un ballon, sa queue faisant l'office de godille, pour se diriger comme pour se pousser en avant. On en a placé un sur un bateau, flasque et plat comme une limande. Aussitôt, se gonflant d'air, il prit bientôt l'apparence d'une boule hérissée de piquants comme un hérisson. On dit que ces piquants protègent le poisson contre un de ses ennemis, le requin. Celui-ci le happe et cherche à l'avaler ; mais, se gonflant et entrant ses dards multiples dans la gorge du squalo, il le force à le rejeter.

UNE FERME D'ÉLÉPHANTS

La Californie finira par remplacer les marchés d'Afrique. Il ne lui suffit plus de s'être emparé du commerce des plumes d'autruche, voilà qu'un de ses citoyens se propose de fonder une ferme d'éléphants. D'après les calculs de cet industriel, un éléphant arrivé à son entier développement, pèse 7,000 livres et peut donner 3,000 livres de viande de première qualité, sans compter tout le parti que l'on peut tirer de sa peau, un peu épaisse à la vérité, mais facile à dédoubler, de ses défenses d'ivoire et même de sa laine, — car le Californien ne désespère pas de ressusciter, à l'aide d'une nourriture spéciale, les anciennes espèces d'éléphants revêtus de longs poils, pas plus qu'il ne désespère de voir, dans quelque vingt ans, au lieu de minces tranches de filet ou d'imperceptibles côtelettes de mouton, des quartiers d'éléphant grands et épais comme de véritables matelas.

Reste à savoir si les éléphants, qui passent pour négliger totalement l'accroissement de leur famille en captivité, modifieront leur idées sur ce point pour aider à la réalisation du rêve de ce citoyen de la libre Amérique.

LE CUCUJO D'AMÉRIQUE

Le cucujo des régions américaines, est un des êtres les plus phosphorescents de la création. Cet étrange ver luisant se rencontre dans les forêts de la Guyane et du Brésil, dans l'île de Cuba. Il est tellement lumineux que les Indiens, ayant à traverser une forêt les nuits sans lune, s'attachent à l'orteil deux ou trois cucujos et, ces lanternes à leurs pieds, ils suivent leur chemin aussi sûrement que s'ils étaient précédés d'un falot.

Il sert même de bijou aux élégantes créoles de la Havane et de Rio de Janeiro. Les jours de bal, on introduit ces curieux insectes dans de petits sacs de tulle léger qu'on dispose avec goût sur des jupes vaporeuses ou même dans la chevelure.

Après le bal, on met les cucujos dans un bain ou ils semblent renaître. Puis on leur sert délicatement un morceau de canne à sucre dont ils sont très friands et qu'ils sucent avec délice. Enfin, dit M. Fulbert Dumontel, auquel nous empruntons ces détails, les cucujos du Brésil et de la Havane sont des milliers d'étoiles vivantes, d'étincelles animées qui s'agitent dans le crépuscule des nuits, se cherchent, s'appellent, s'attendent, se poursuivent et s'unissent.



AU CANADA

Comment ne pas chanter ton nom dont l'écho vibre
Avec tant de douceur dans le pays français ?
O Canada ! tu tiens à nous par chaque fibre,
Et, si nous te restons dévoués, tu le sais !

Le sang de nos aïeux brûle en ton cœur libre :
C'est sa force, son feu qui donne l'accès
Au chemin glorieux où ton fier équilibre
Va bientôt s'affirmer sur un nouveau succès.

Car tu grandis, o peuple, et déjà tu l'apprêtes,
Avec tes invincibles, tes héros, tes poètes,
A saluer la fin de ce jour précurseur

Du siècle où, rejetant loin le joug éphémère,
Après l'avoir jadis aimé comme une mère,
Notre France saura t'aimer comme un frère.

Edmond L. Lacombe

Paris, janvier 1892.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

FORT KENT, MAINE,)
22 février 1892.)

Monsieur le Rédacteur,

Une discussion amicale sur la chanson *Un Canadien errant*, en ces jours d'effervescence politique, est quelque chose comme le projet de loi de Jérôme Paturot sur l'industrie des fromages, au plus fort de la tourmente révolutionnaire.

Il est vrai que la politique (et fort heureusement), n'a pas d'accès dans les colonnes du *MONDE ILLUSTRÉ*. C'est ce qui m'encourage à vous adresser encore quelques mots, en réponse à la dernière sortie de M. Germain Beaulieu.

Je voudrais tout simplement dissiper un malentendu qui est la cause de cette opposition.

Mon honorable contradicteur se récrie, s'échouffe, s'escrime, comme s'il était question de faire disparaître de la littérature canadienne, la chanson *Un Canadien errant*, telle que composée par Gérin-Lajoie.

En vérité, s'il était question de cela, si un éteignoir quelconque avait la témérité de demander au peuple du Canada d'effacer cette fameuse romance et de sa mémoire et de ses livres, M. Germain Beaulieu aurait raison de se soulever. Je me soulèverais moi-même un des premiers. Tout le monde se soulèverait. Ce serait un tolle général. Il n'y aurait qu'un cri partout : "Haro sur le baudet !"

Mais, je le demande, ne serait-ce pas là, aussi, l'idée d'un écrivain, d'un véritable baudet ? Pensez-y donc ! Vouloir anéantir une de nos plus belles chansons canadiennes, que tout le monde sait par cœur, et qui est écrite partout dans les fastes de notre histoire !

Ce serait non seulement acte de folie, mais ce serait encore du brigandage. Enlever de notre écrivain littéraire un de ses plus nobles joyaux ! Ma foi, trésor pour trésor ! j'aime encore mieux le trésor spirituel de ma patrie que son trésor matériel ; et si on frémit actuellement, au spectacle de dilapidation de nos finances publiques, on devrait se révolter avec encore plus d'horreur contre toute main criminelle qui voudrait déchirer une telle page de notre littérature.

Ces paroles de ma part doivent convaincre M. Beaulieu que je partage tous ses sentiments à l'égard de la conservation jalouse de toutes nos perles littéraires et que, par conséquent, il fait fausse route en m'accusant de vouloir anéantir une d'entre elles.

Allons, qu'est-ce que je veux donc ? Et comment expliquer ma conduite ? Car il est de fait que j'ai proposé une certaine modification à la romance du *Canadien errant*.

Pour le faire comprendre, je rappellerai qu'il y a une grande distinction à faire entre une

chanson telle que consignée dans l'histoire d'une littérature, et la même chanson telle qu'on la retrouve dans la bouche de tout un peuple. Autant la première est fixe, stable et inébranlable, autant la seconde est mobile et sujette à toute espèce de variations.

Il vous est facile, messieurs les écrivains, d'assurer la conservation de vos œuvres dans toute leur intégrité : vous n'avez qu'à les coucher dans les annales de notre histoire. Et vous savez fort bien que si ces mêmes œuvres étaient seulement confiées à la mémoire du peuple, il ne s'écoulerait pas dix ans avant qu'elles fussent entièrement défigurées et méconnaissables.

Quoi donc ! le peuple est-il falsificateur des œuvres littéraires ? Oui, certes il l'est éminemment, pour toutes les œuvres confiées à sa mémoire, comme les romances et les chansons. C'est son droit. C'est dans sa nature, comme peuple. Vous n'y pouvez rien. Il est lui-même si inconstant et si variable ! Il modifie ses chansons suivant son caractère. Tel jour, vous lui livrez une romance qui devient populaire ; et dix ans, ou vingt ans après, vous ne trouvez plus nulle part le texte original. Au lieu d'une chanson, vous en avez peut-être une quinzaine, suivant la diversité des personnes et des endroits.

Ici, je crois énoncer une vérité qui est de notoriété publique. Chacun peut en rendre témoignage. Et s'il me fallait en appeler au témoignage de certains hommes d'une compétence toute spéciale en cette matière, je ne serais pas en peine. Je suis sûr que MM. Benjamin Sulte et Ernest Gagnon nous auraient vite trouvé une foule d'exemples, tant de chansons que de cantiques populaires qui ont subi, depuis l'origine, une foule de modifications.

S'il y a des cas où le peuple semble faire preuve d'un conservatisme plus rigide, cela est dû accidentellement au secours des chansonniers, œuvres écrites, qui font obstacle aux écarts de la mémoire et de l'imagination.

Règle générale, le peuple modifie ses chants suivant son caractère et suivant ses besoins. Témoins : l'explosion récente de chansons nouvelles sur des airs connus, pour féliciter les sales exploits de la politique payante !

J'en viens maintenant à mon cas particulier. En proposant une modification à la complainte du *Canadien errant*, je n'ai pas voulu porter atteinte à la chanson de Gérin-Lajoie, telle que consignée dans les fastes de l'histoire ; j'ai voulu toucher seulement à la chanson publique, du domaine public, telle que trouvée dans la bouche du peuple.

Je sais que la première est sacrée et qu'on n'y touche pas. L'œuvre littéraire d'un homme doit se conserver tout-à-fait identique à elle-même dans l'histoire de la littérature. Aussi longtemps que la littérature vivra, quand quelqu'un demandera à voir l'œuvre de tel ou tel homme, il faut qu'on puisse lui montrer non pas une falsification de l'œuvre, mais l'œuvre même, dans toute son originalité.

Je sais cela. Mais je sais aussi que la deuxième chanson, la chanson populaire, a perdu ses droits à l'originalité, par le fait même qu'elle est tombée dans le domaine public. Ce n'est plus la chanson de tel ou tel auteur. C'est la chanson du peuple. Le peuple la chante sans se demander d'où elle vient, sans s'inquiéter si elle est conforme ou non au texte original. Il la chante parce qu'il l'aime. Et quand une occasion se présente de la modifier plus ou moins pour l'adapter aux circonstances, aux besoins du présent et en faire une chanson d'actualité, je voudrais bien connaître la puissance au monde qui empêchera le peuple de faire cette modification !

Voilà mon cas. Et voilà mon excuse.

On dira : mais vous défigurez l'œuvre de l'auteur ! — Pardon. Il n'y a pas de danger pour cela. La mémoire du peuple n'est pas un répertoire d'œuvres littéraires ; la légende n'est pas un criterium d'originalité. Soyez tranquille, dans cinquante ans, dans cent ans, si vous le voulez, on ne consultera pas la tradition populaire pour connaître la chanson originale de Gérin-Lajoie ; on ira tout droit aux annales de la littérature : c'est là qu'est le répertoire et le criterium.

On dira : mais vous n'êtes pas le peuple, pour proposer une telle modification. — Non sans doute, je ne suis pas le peuple. Aucun individu n'est le peuple. Et avec cette raison-là, jamais, jamais personne, parmi le peuple, n'aurait le droit de prendre l'initiative. C'est absurde. Il suffit de savoir que l'on répond à un besoin, à une aspiration du plus grand nombre. Et la preuve que je ne me suis pas trompé à cet égard, c'est que partout où j'ai introduit ma modification du *Canadien errant*, elle a été accueillie avec approbation et avec louange. Il était réservé à mon honorable contradicteur de faire entendre la première, et heureusement, la seule note discordante.

On dira : mais quand mille autres chansons auraient varié avec le temps, au moins celle-ci : *Un Canadien errant*, n'a jamais varié, même dans la bouche du peuple ; et c'est mal fait que de ne pas la laisser ainsi, toujours conforme au texte original. Jamais varié ? En êtes-vous bien sûr ? Informez-vous, et vous trouverez vite la preuve du contraire. Je soutiens qu'il s'est déjà glissé des modifications, antérieures à la mienne, dans le texte, voire même dans l'air de cette complainte. Elle a eu le sort de toutes les chansons populaires. La question est donc de faire prévaloir les modifications les plus heureuses, celles qui répondent le mieux aux besoins du présent, et aux aspirations du peuple.

Quant aux raisons qui m'ont inspiré dans ma propre modification, je les ai suffisamment exposées dans ma dernière correspondance. J'ai cru faire acte de patriotisme en appliquant cette chanson à tous nos *Canadiens errants* d'aujourd'hui qui sont des exilés volontaires, et aux oreilles desquels il est toujours bon de faire sonner la note du retour, le rappel de la patrie. Et j'estime que ce patriotisme-là doit bien en valoir un autre qui consiste à s'extasier, à se pâmer d'admiration devant les nobles folies de nos grands imprudents de 1837.

Par bonheur, il n'y a pas d'opposition sur ce point. M. Germain Beaulieu déclare lui-même que ce serait bien d'avoir une romance pour les exilés de 1837, et une autre romance pour les exilés volontaires des temps actuels.

Dans mon idée, la complainte de Gérin-Lajoie répond parfaitement à ce double besoin, et il est impossible de mieux faire.

Voulez-vous chanter pour les exilés de 1837 ? Chantez la complainte

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,

et dans le texte même de Gérin-Lajoie. Car en dépit des craintes de M. Germain Beaulieu, la chanson originale subsistera toujours, même en supposant que ma variante soit acceptée et devienne populaire. J'irai plus loin, au risque d'étonner M. Beaulieu et de lui faire tomber les armes des mains : Je dirai même que je suis très certain de la conservation de la complainte originale, et que je ne suis pas certain du tout de la popularité de ma variante. Napoléon Ier n'avait-il pas des doutes sur la stabilité de sa dynastie, répétant souvent qu'il voudrait bien être son petit-fils ! Et moi donc !

Si parva licet componere magnis !

En vérité, je partage toutes les défiances de M. Beaulieu au sujet de mon œuvre, lui qui me dit carrément, un peu trop sèchement, par exemple, que "le peuple ne l'acceptera pas."

Enfin, voulez-vous chanter pour les exilés volontaires de 1892 ? Chantez la même complainte, telle que modifiée par moi :

Un Canadien errant,
Bien loin de ses foyers,

et..... si, toutefois, M. Germain Beaulieu n'est qu'un faux prophète, comme je le souhaite, et si vous daignez agréer mes couplets.

Ceci est mon dernier mot, au risque de n'entendre dire par M. Beaulieu : *In cauda venenum !*

Edmond L. Lacombe



LES CIMETIÈRES DE MONTRÉAL

(Suite)

Le site où est bâtie actuellement la Banque de Montréal est celui où se trouvait la petite chapelle du cimetière qui ne fut démolie qu'en 1816, quoique le cimetière ait cessé d'être en usage dès 1799.

Pour confirmer ce que nous venons de dire, nous citons l'extrait suivant d'une supplique adressée le 8 janvier 1816, par l'abbé Le Saulnier, sulpicien, et le sieur François de Laperrière, marguillier en charge, à l'évêque de Québec :

" 10. Que messieurs les commissaires des fortifications de cette ville (Montréal) désirant, pour le bien public, élargir la rue Saint-Jacques, ont proposé à la fabrique de la paroisse de leur céder l'emplacement de la maison du bedeau avec une partie du cimetière qui est entre la dite maison et celle du docteur Lebel, sur la place d'Armes, offrant lesdits commissaires à ladite fabrique pour dédommagement la somme de six cents livres, cours de la province, et un terrain voisin plus considérable, près des remparts.

" 20. Que l'assemblée du curé et des marguilliers, tenue à cet effet le 31 du mois dernier, ayant délibéré sur cette proposition, a été unanimement d'avis de l'accepter, si Votre Grandeur veut bien y donner son approbation.....

" C'est pourquoi les soussignés supplient humblement Votre Grandeur d'avoir cet échange pour agréable, et d'autoriser la fabrique à détruire la chapelle où on dépose les morts, et à faire exhumer quelques corps qui ont été inhumés dans ledit cimetière, il y a près de vingt ans, pour livrer ledit terrain auxdits commissaires, dans le mois de mai de l'année prochaine."

L'évêque de Québec y donna son consentement, quelques jours après, le 13.

Toujours en parcourant les archives de la fabrique, nous trouvons les petites notes qui suivent :

" 1er mai 1741.—Il sera fait une muraille mitoyenne entre l'emplacement de M. Duval et le cimetière de cette ville. ETC.

" 20 juin 1750.—Echange de terrain de l'ancien cimetière avec M. Morin, pour le cimetière proche de M. Lamothe, tenant ledit terrain d'un côté au sieur Dulongpré et de l'autre côté au nommé Lamothe, aubergiste ; et en échange a été (donné) par la fabrique le terrain à prendre depuis les remparts jusqu'à la clôture de travers, qui sépare le terrain de Pierre Gauthier dit Rabat, tenant d'un côté audit sieur Morin, et de l'autre côté aux héritiers Le Verrier.

" 27 décembre 1751.—Le nouveau cimetière des pauvres sera clos de murailles, et il y sera fait un charnier de pierre.

" 7 juillet 1754.—Le cimetière près les remparts sera clos de murailles au côté de l'emplacement des héritiers de Pierre Lamothe et de l'emplacement de M. Conine.

" 2 avril 1760.—Sur la représentation du sieur Carignan que les terres du cimetière qui joint son emplacement courent risque de causer la ruine du pignon de sa maison, et que les eaux corrompues qui filtrent au travers dudit mur l'incommodaient considérablement, il a été convenu qu'il sera fait incessamment un contre-mur d'une épaisseur convenable le long du pignon de la maison dudit sieur Carignan, et qu'il ne sera enterré aucun cadavre qu'à deux pieds de distance du mur de séparation.

" 25 août 1765.—Le cimetière sur les remparts joignant le sieur Dulongpré sera clos en pierres.

" 17 septembre 1767.—On fera faire le mur mitoyen qui sépare le cimetière qui est sur les remparts d'avec le terrain d'Antoine Polingre.

" 17 avril 1796.—Une représentation que la voûte de la chapelle de Saint-Amable, où l'on

enterre depuis longtemps, ne paraît antérieur de corps davantage, il est résolu que ceux qui voudront être enterrés dans l'église seront déposés dans la chapelle Sainte-Anne ou de Saint-Roch, et que la voûte de ladite chapelle Saint-Amable sera dorénavant fermée jusqu'à nouvel ordre ; de plus qu'il sera cessé d'enterrer dans le cimetière près de l'église et y adjacent ; que le cimetière près de la maison du bedeau, sur la place d'Armes, servira dorénavant pour y enterrer de la même manière que l'on fait jusqu'à présent dans le cimetière près de l'église.

" 21 août 1814.—On fera clôturer le cimetière qui se trouve près la poudrière.

" 4 juin 1815.—Il sera fait un mur de clôture à l'ancien cimetière des pauvres, du côté du terrain de M. Hervieux et autres.

" 13 mai 1821.—On fera l'exhumation des corps des deux cimetières près André Baron et près l'ancienne poudrière, au prix demandé par Pierre Desjardins, et on louera lesdits cimetières."

Le cimetière de l'Hôpital s'étendait du milieu, ou à peu près, de la moitié de la montée de la rue Saint-Sulpice jusqu'aux remparts de la ville ; à l'ouest, il atteignait presque la rue Saint-Pierre.

Comme Montréal prenait toujours de l'extension, ce cimetière se trouva bientôt entouré par les maisons des habitants de la ville. Ce que voyant, on craignit que la santé publique ne souffrit du voisinage du champ des morts.

Les grands jurés même exprimèrent leurs craintes à ce sujet, dans une requête adressée au procureur général, M. Sewell. Ce dernier entra immédiatement en pourparler avec le curé de Notre-Dame, pour le prier de placer le cimetière plus en dehors de la ville.

A l'assemblée des marguilliers tenue le 18 septembre 1796, M. Périnault est chargé de voir à l'achat d'un terrain pour en faire un cimetière. Le 25 mai 1797, on décide définitivement l'acquisition d'un terrain.

On acheta, en effet, un terrain ayant appartenu à MM. J.-Bte Durocher et Eustache Pavot, situé en dehors de l'enceinte de la ville. Mais on reconnut ensuite qu'il était tout à fait impropre à l'emploi auquel on le destinait, vu la quantité de pierres que l'on trouvait à deux ou trois pieds de la surface du sol.

En conséquence, la réunion des marguilliers qui eut lieu le 15 décembre 1799, ces derniers sont autorisés à revendre ce terrain à madame veuve Gabriel Côté, au même prix qu'ils l'avaient payé. En même temps, ils reçoivent l'autorisation d'acheter de M. Pierre Guy, quatre arpents de terre, à raison de 1,500 livres et 20 coppes (sous) pour chaque arpent.

(A suivre)

LA FAMINE EN RUSSIE

Nous avons déjà parlé de l'affreuse disette qui sévit dans les provinces du centre de la Russie. Voici comment le journal russe le *Nedelnia* d'Ekaterinenbourg raconte les scènes navrantes qu'elle occasionne :

" Des masses de paysans, venant des villages, déguenillés ou à peine vêtus, affluent toujours en plus grand nombre dans les rues de la capitale pour demander l'aumône. Ils passent la nuit dans des asiles aménagés pour 200 personnes, où l'on est obligé d'en recevoir plus de mille. La maladie et la mortalité se développent à tel point, dans ces lieux, que l'asile de nuit présente en même temps l'aspect d'un hôpital et d'une salle de morts. L'administration locale se contente, en attendant, de repatrier cette population au fur et à mesure dans les villages déserts : cette mesure n'est évidemment que provisoire, car ces villages offrent un spectacle terrifiant, il n'y a pas de bétail, les objets de ménage et les vêtements sont vendus ou engagés, la plupart des maisons fermées. S'il reste encore des habitants dans les villages, c'est qu'ils mangent les

dernières miettes en attendant que les enfants soient morts, afin d'être libres pour se rendre dans la ville. Il y en a qui arrivent à Ekaterinenbourg n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours. Voici, entre autres, un fait qui s'est passé dans le village Pokrowskvîé, à 80 verstes d'Ekaterinenbourg : Une femme, mère de quatre enfants, alla se confesser au prêtre, disant qu'elle avait l'intention d'égorger ses enfants, car elle ne se sentait pas la force de les voir mourir de faim. Le prêtre ramassa quelques vivres et se rendit à la maison de la pauvre femme, mais il était déjà trop tard. Après avoir mangé, les enfants tombèrent en convulsions et moururent."

Le pain est d'une cherté extraordinaire. Un journal d'Odessa se plaint qu'une quête pour subvenir à ces maux effroyables n'ait produit que 25,000 roubles.

La comtesse Tolstoï écrit : "Pouvons-nous tranquillement affronter la vue des mères exténuées, à bout de forces, regardant leurs enfants mourant de faim et glacés de froid, la vue de vieillards privés de nourriture ?"

La *Gazette de la Bourse*, de Kazan, raconte qu'à Elisavograd les paysannes en sont à vendre leurs cheveux. Ailleurs, une mère, revenant joyeusement dans son isba avec des vivres qu'elle était allée chercher dans un village voisin, ce qu'elle avait obtenu avec difficulté, trouva ses trois enfants morts de faim. A l'autopsie, on trouva dans leurs estomacs des lambeaux d'étoffes et de la terre-glaise. Le gouvernement de Kazan est devenu le siège de cette forme spéciale du typhus, vulgairement dénommé typhus des famines. On fait appel de toutes parts aux provinces moins éprouvées.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de FEVRIER, a eu lieu samedi, le 5 MARS dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

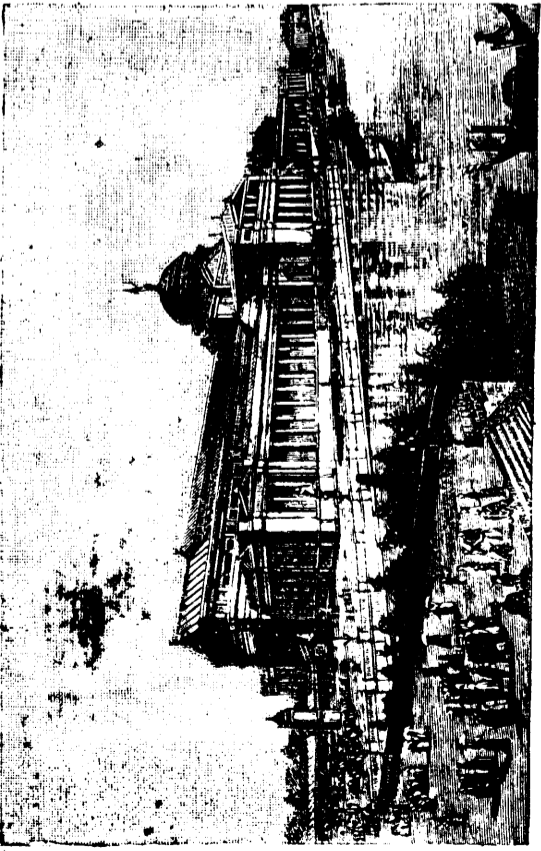
1er prix	No.	5,078....	\$50.00
2e prix	No.	20,275....	25.00
3e prix	No.	35,484....	15.00
4e prix	No.	888....	10.00
5e prix	No.	16,471....	5.00
6e prix	No.	28,914....	4.00
7e prix	No.	12,665....	3.00
8e prix	No.	2,500....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

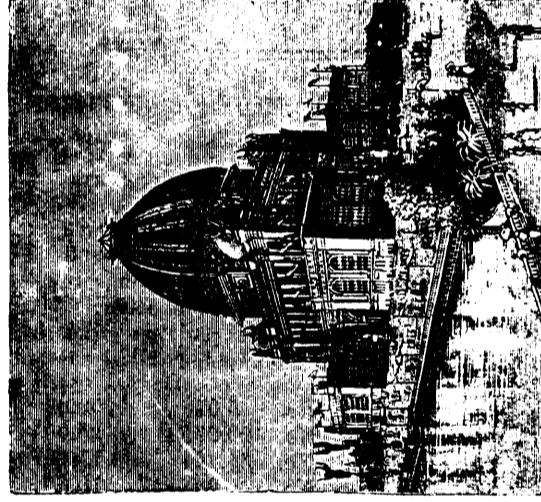
219	4,564	11,594	16,691	24,294	29,051
512	4,740	11,727	16,745	24,442	29,280
557	4,959	11,855	17,876	24,708	29,934
691	5,392	12,010	18,058	25,350	30,058
751	5,950	12,368	18,946	25,402	32,105
768	7,053	12,400	19,493	25,857	32,250
847	7,409	12,559	19,540	26,190	33,762
964	7,664	12,799	20,578	26,356	33,952
1,039	8,548	13,020	20,694	27,378	34,877
1,696	8,793	13,965	21,036	27,540	35,713
2,064	9,982	14,397	21,100	28,166	35,726
2,174	10,796	14,750	21,336	28,321	36,203
2,686	11,025	15,125	21,438	28,445	36,918
3,352	11,179	16,408	24,285	28,620	37,716
3,458	11,305				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRE, datés du mois de FEVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

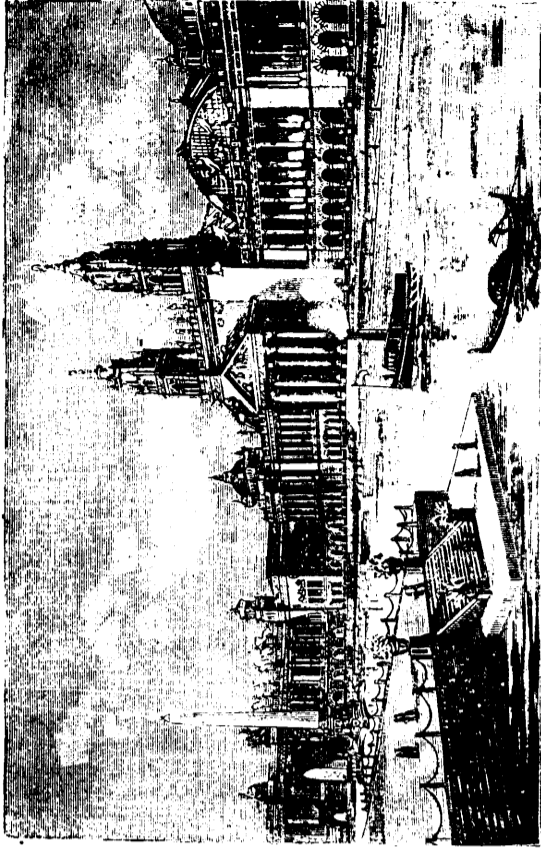
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec



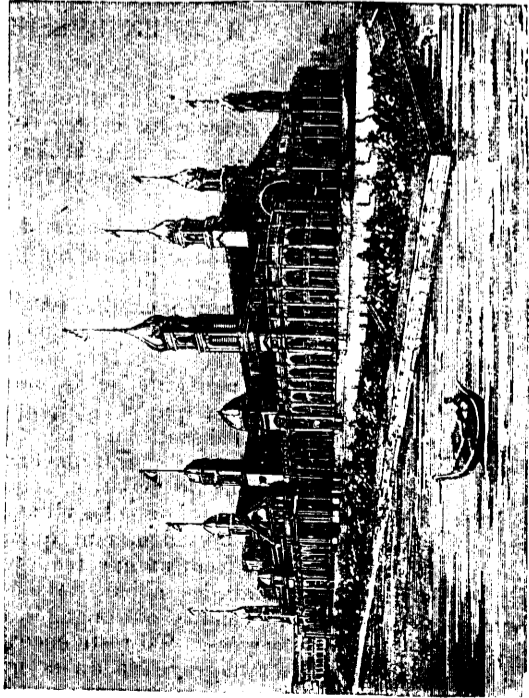
Palais des Beaux-Arts.



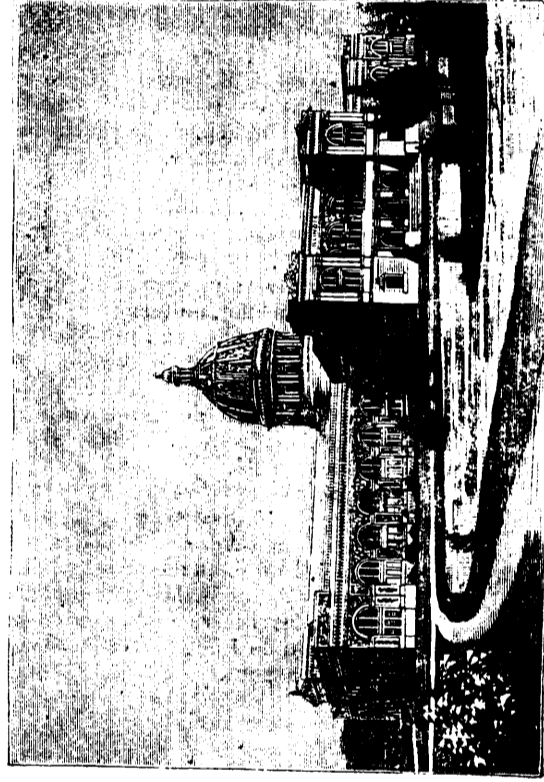
Palais de l'Administration.



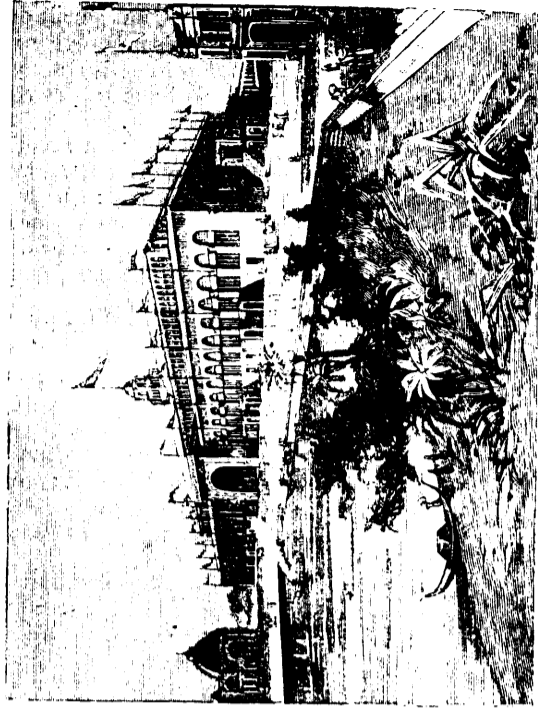
Palais des Machines.



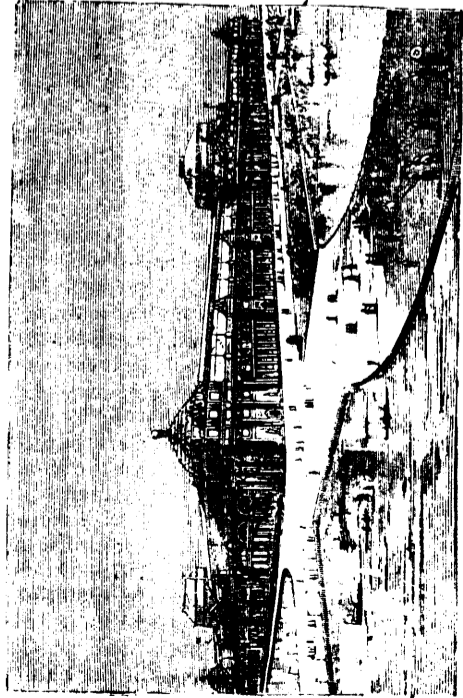
Palais de l'Electricité.



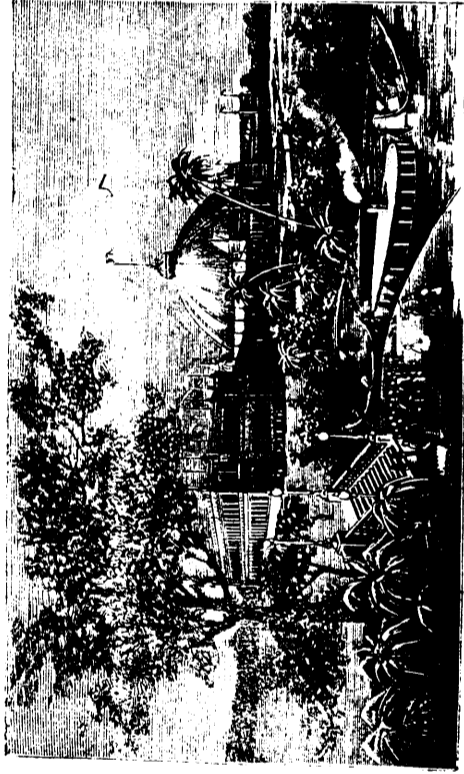
Bâtiment de l'Etat de l'Illinois.



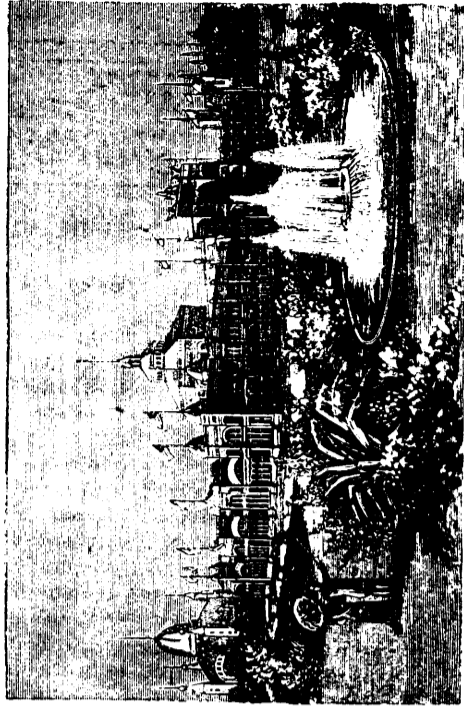
Bâtiment des Transports.



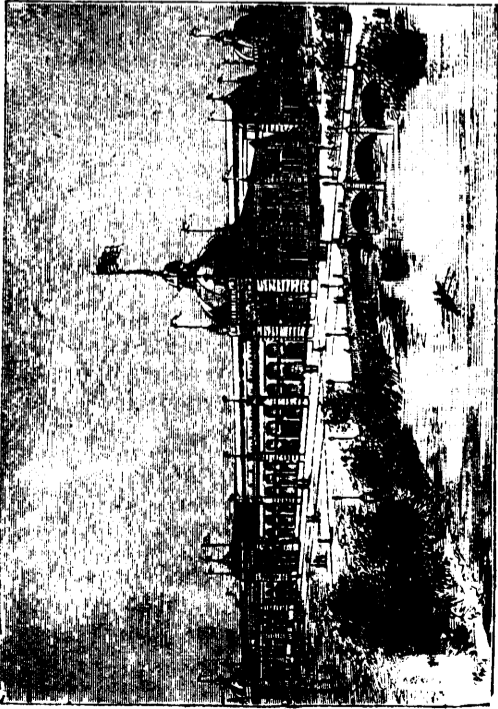
Bâtiment de l'Agriculture.



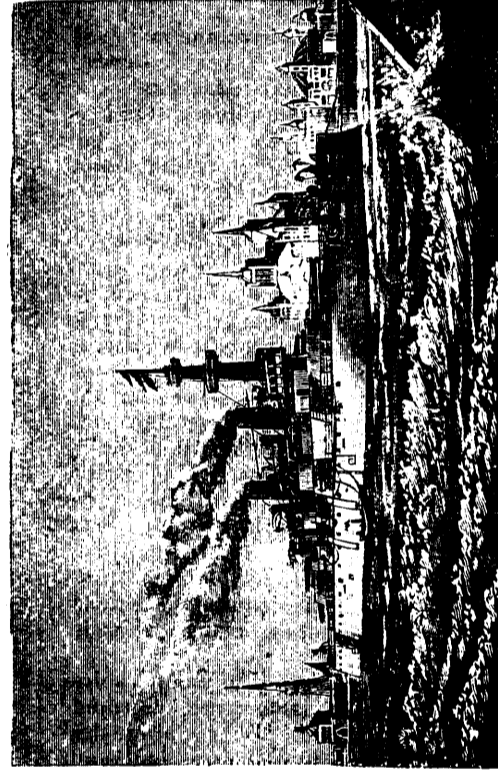
Bâtiment de l'Horticulture.



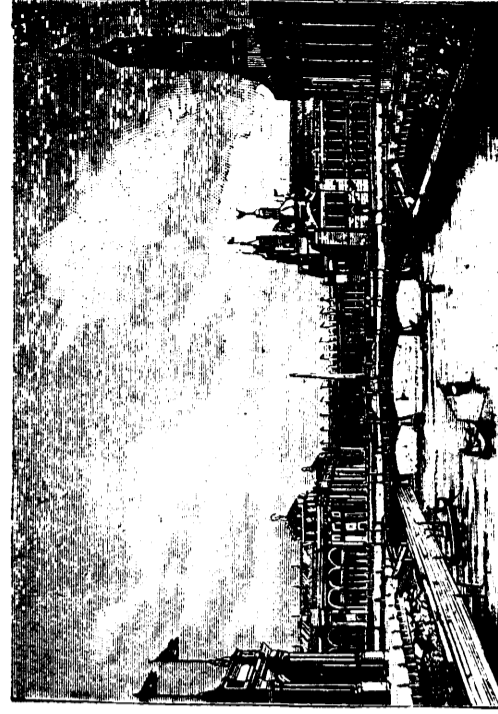
Bâtiment du Gouvernement federal.



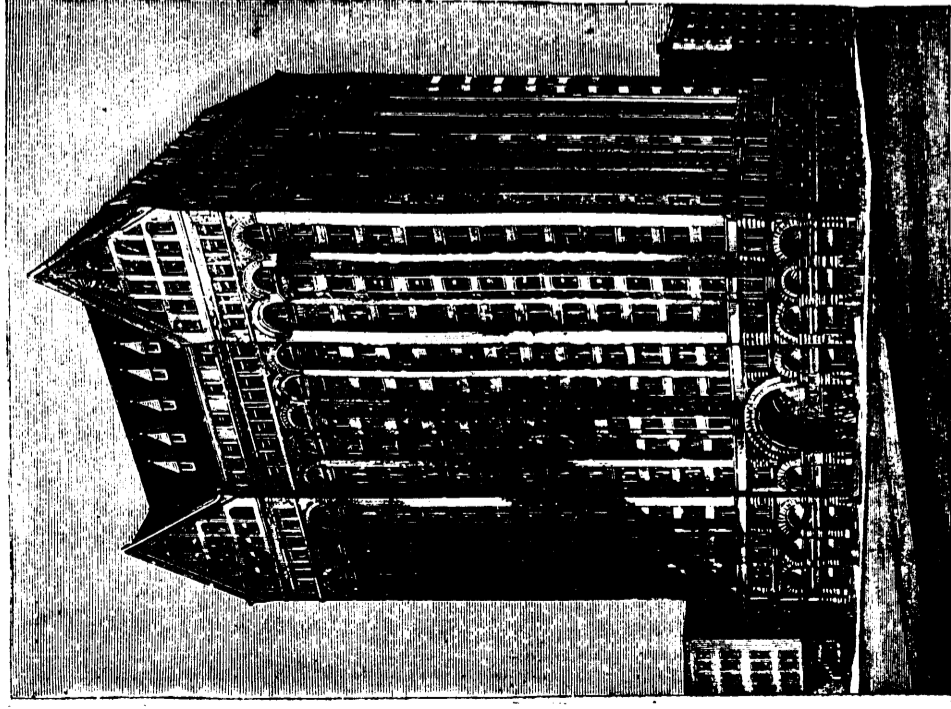
Bâtiment des Mines.



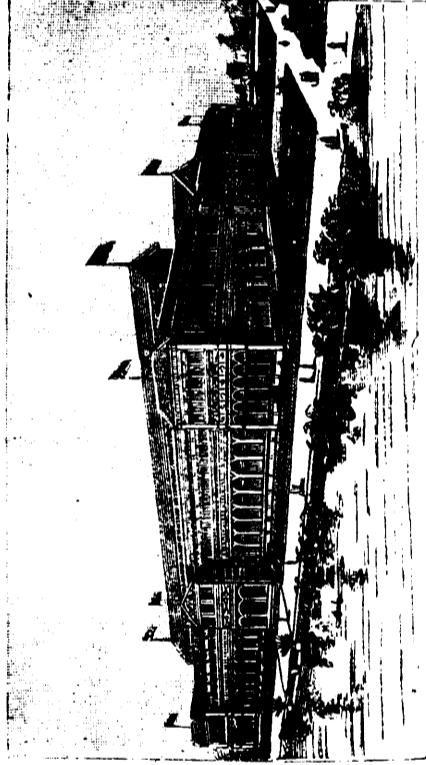
Exposition du Navire de guerre américain.



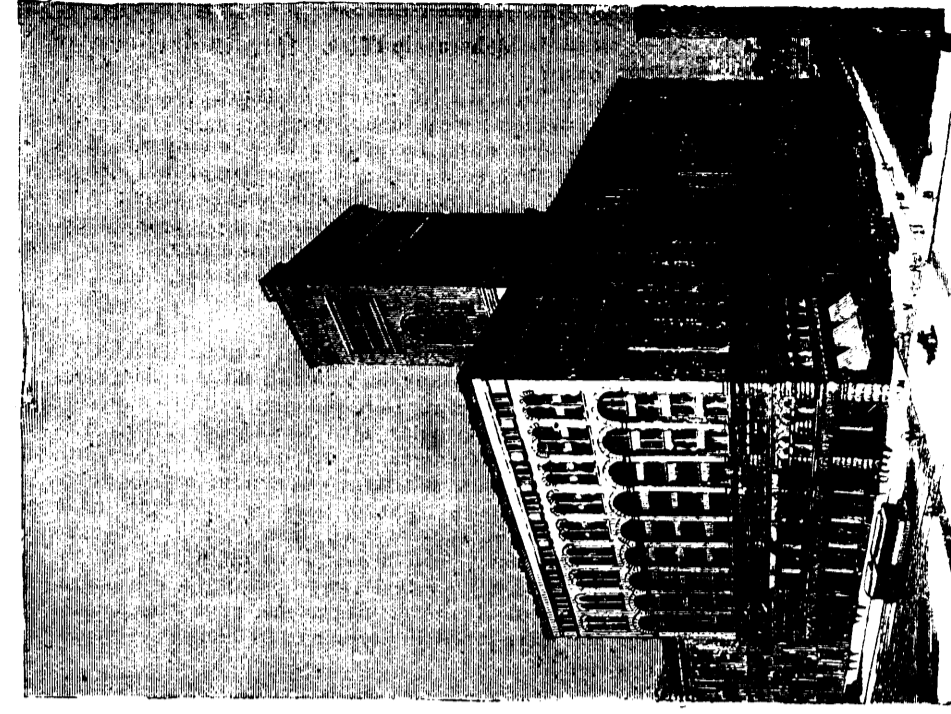
La Lagune vue du nord.



Le Temple maçonnique.



Bâtiment des Dames.



Bâtiment de l'Auditorium



Bâtiment de Pêcheries.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE CHICAGO — Dessin de Henri Meyer

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Elle, elle, et toujours elle !

Il est juste qu'il en soit ainsi, car si profond qu'il soit, le cœur de l'homme n'est pas trop grand pour l'amour d'une femme, et l'amour qui se divise n'est plus de l'amour. Seule l'affection a le privilège de pouvoir se répandre sans rien perdre de sa force, sur tous les êtres qui nous sont intimement liés, sur nos parents, sur nos amis. Il semble même que cette affection devienne plus forte, à mesure qu'elle s'étend à un plus grand nombre d'objets ; mais l'amour, le vrai amour, dans son essence la plus pure est exclusif : il est un et indivisible.

Voilà à quoi songeait Henri, les yeux toujours fixés sur Marguerite. Puis il se plaisait à remonter dans le passé, à l'origine même de cet amour. Comment avait-il commencé ? Il n'aurait su le dire au juste. Cependant, il se rappelait qu'un jour il avait regardé Marguerite plus attentivement que de coutume ; elle lui avait paru plus aimable que d'ordinaire. Peu à peu elle était entrée plus profondément dans son esprit et dans son cœur et insensiblement elle s'y était établie en souveraine absolue. Pourtant, elle n'avait guère encouragé son amour naissant. C'est à peine si elle s'était laissée aller avec lui, à quelques instants de ce *flirting*, dont les filles anglaises sont si friandes et qui n'est qu'une parodie, une singerie, ou plutôt une profanation de l'amour. Un moment, il s'était cru aimé, mais la désillusion était venue bientôt. Alors il croyait tout perdu sans retour, lorsque d'une manière presque miraculeuse, le destin, ou plutôt la Providence, se prononçait en sa faveur. Au souvenir de toutes les souffrances qu'il avait endurées, il se demandait pourquoi il n'avait pas donné son cœur à l'une de ces jeunes filles qui déployaient devant lui toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté ? Plus d'une, sans doute, eût été heureuse de l'accepter de suite. Pourquoi ? pourquoi ? Autant demander pourquoi les fleuves coulent à la mer. Il aimait Marguerite parce qu'il l'aimait ; voilà tout, et toutes les souffrances qu'il endurait à cause d'elle, loin de détruire son amour, lui donnaient des racines encore plus profondes. Il n'en pouvait aimer une autre. Quand il se représentait tous les obstacles, qu'il avait déjà vaincus, il avait confiance dans le succès définitif de sa cause. Il comprenait que nous ne sommes pas entièrement maîtres de nos destinées et qu'il y a là-haut une Providence qui les règle d'après sa sagesse éternelle et qui souvent lie le sort de deux êtres à travers des séries d'obstacles qui déconcertent l'intelligence humaine. Un jour viendrait sans doute, où le cœur de Marguerite s'ouvrirait enfin laissant déborder un flot d'amour contenu, comme ces fleurs tardives, qui exhalent des parfums d'autant plus doux qu'elles s'épanouissent plus tard dans la brise du soir.

Un cri se fit entendre tout d'un coup, qui tira Henri de ses réflexions.

— Victoire ! victoire !

C'était Marguerite. Elle jetait les bras en l'air et trépidait de joie comme une enfant.

Elle courut à Henri :

— Enfin, nous avons notre revanche ; mais ça n'a pas été sans peine. Et dire que c'est vous qui nous avez valu tout cela, beau joueur.

— J'espère que vous voudrez bien me pardonner.

— Oui, si vous êtes sage.

— Je tâcherai de l'être. Que faut-il faire pour cela ?

— Rien, dit Marguerite en riant.

— Rien ! c'est bien facile.

— Pas aussi facile que vous le croyez. Mais comment se fait-il que vous ayez si mal joué ce soir ? D'ordinaire, vous êtes plus heureux ; vous êtes même considéré comme un joueur habile. Vraiment, c'est à n'y rien comprendre.

— Je n'étais pas bien disposé ce soir, fit Henri, un peu embarrassé.

— Est-ce tout ?

Henri jeta un coup d'œil autour de lui. Ils étaient seuls sur le banc. Tout le monde s'appretait à partir. Déjà quelques voitures s'étaient remises à circuler dans les allées du Parc. Les hommes s'épongeaient une dernière fois le front, avec leurs mouchoirs, en attachant leurs souliers jaunes à leurs raquettes pour les porter plus commodément sous le bras. Les femmes assujétissaient leurs chevelures sous les chapeaux, redressaient leurs ceintures, et se retournaient légèrement de droite et de gauche, pour jeter au plis de leurs jupes un dernier coup d'œil avant le départ.

Les demoiselles de la buvette du pavillon dénouaient les cordons de leurs tabliers blancs.

Henri se pencha vers Marguerite de l'air contrit d'un criminel qui va faire un aveu à son juge :

— Voulez-vous que je vous le dise ?

— Certainement, puisque je vous le demande.

— Eh bien, si j'ai si mal joué ce soir, c'est à cause de vous.

— Ah ! vraiment ! voilà qui est galant. Ainsi vous avez mal joué, dites-vous, parce que je vous en ai donné l'exemple.

— Non, je ne dis pas cela. Vous savez bien ce que je veux dire, Marguerite.

— Ma foi, non, expliquez vous, je vous prie.

La voix de Henri tremblait un peu :

— Marguerite, j'ai mal joué ce soir, parce que vous étiez à côté de moi et que votre présence me troublait.

— Ah !

C'est tout ce qu'elle trouva à dire pour le moment :

Puis, poussant un éclat de rire un peu forcé, pour cacher l'émotion qui s'omparait d'elle subitement.

— Est-ce que je vous trouble encore ? Dites, et je m'en vais.

— Non, Marguerite. Je puis maintenant vous contempler et vous parler tout à loisir, sans être obligé de donner toute mon attention au jeu.

— Il paraît que vous n'y en donniez guère.

— Mé pardonnez-vous, Marguerite ?

— Certainement, grand enfant que vous êtes. Vous savez bien que mon absoluisme vous est toujours assuré d'avance.

Elle essayait de plaisanter et de rire ; mais ses éclats de rire sonnaient faux ; elle sentait l'émotion lui monter à la gorge.

Ils marchèrent un instant, silencieux, parmi les grands arbres, puis ils débouchèrent sur le bord de la rivière qu'ils se mirent à suivre en remuant.

— Voyez, dit Henri, cette rive n'oppose aux flots qu'une barrière de sable qui cède peu à peu sous l'action des vagues. Chaque année une bande de terre disparaît et s'en va à la mer. Voyez ces pauvres bouleaux renversés sur la berge, qui se cramponnent à la rive de toutes leurs racines. Ne dirait-on pas les bras des naufragés qui s'attachent au rivage où ils viennent d'être jetés par le flot ? Un jour vient cependant où l'eau, dans un dernier effort, arrache les malheureux bouleaux, dont les cadavres vont flotter à la dérive. N'est-ce pas là l'image des illusions qui prennent racine sur les bords de notre existence, et luttent contre la fureur des vents et des flots de l'adversité ? Une à une tôt ou tard, elles sont emportées sans retour dans la grande mer de l'inconnu.

Marguerite écoutait avec surprise.

— Vous vous abandonnez à une poésie bien triste.

— C'est à vous que je le dis, Marguerite.

— Comment cela ?

Une réponse claire et simple se présentait à son esprit :

— Je vous aime, Marguerite, d'un amour immense, profond comme le ciel. Mon esprit, mon cœur, mon âme ne m'appartiennent plus ; ils sont à vous. La nature entière n'est qu'un tableau grandiose qui reproduit à mes yeux votre image adorée. Je la vois sur ces flots bleus, qu'entraîne le reflux, et qui vont se perdre dans le gouffre de l'océan. Je la vois sur l'aile des hirondelles rapides qui s'enfoncent dans l'azur, sur la brise qui vient se jouer un instant dans le feuillage pour s'enfuir aussitôt, sur ces nuées capricieuses qui flottent mollement dans le ciel et s'évanouissent à l'horizon. J'entends la douce mélodie de votre voix, dans le murmure des flots expirants sur la grève, dans le chant des oiseaux, dans les soupirs du vent à travers les feuilles. Mais l'image, la voix semblent vouloir toujours s'enfuir, comme vous, hélas ! de mon cœur. Et vous voulez que je ne sois pas triste, que je ne trouve pas un âpre plaisir à me plonger dans les flots amers du regret et de la désespérance ? Non ; c'est impossible. Alors ce serait ne pas vous aimer. Et je vous aime à en devenir fou, à en mourir. Marguerite, je vous en conjure, ayez pitié de moi ; faites-moi l'aumône d'un mot d'espoir ; jetez comme une rosée bienfaisante quelques paroles de consolation sur mon pauvre cœur desséché par la douleur. Vous êtes bonne, Marguerite ; si vous saviez combien je souffre pour vous, vous me tendriez une main secourable. Mais vous ne pouvez pas le savoir, vous ne pouvez pas me comprendre, car votre cœur ne bat pas à l'unisson du mien. Oh ! je sais que je ne mérite pas l'amour d'un ange tel que vous. Je ne vous demande pas de m'aimer de suite ; vos aspirations sont plus élevées ; mais permettez-moi au moins d'espérer un peu. Je serai à vos pieds, toujours suppliant : tel le chien fidèle qui, à force de soumission et de tendresse, finit par arracher un regard sympathique et une caresse au plus insensible des maîtres.

Ces paroles étaient prêtes à sortir de la bouche de Henri, naturellement, comme l'eau sort d'une source, tant elles exprimaient bien les sentiments qui se pressaient en flots tumultueux dans son âme. Mais, sur le point de parler, il se sentit pris d'un tremblement involontaire, qui faillit lui paralyser la langue et il ne put balbutier que quelques mots à peine intelligibles, et d'un sens vague.

Un nouveau silence se fit entre les deux promeneurs, tandis qu'ils traînaient les pieds dans le sable rose du chemin et qu'ils embrassaient le paysage d'un regard rêveur.

Devant eux, à l'Occident, des nuages noirs frangés d'argent, d'or et de pourpre, laissaient tomber une de ces chaudes pluies d'orage des jours d'été. Ces nuages, plus épais et étagés au centre, semblaient un entassement de rochers avec ses pics aigus, ses ondulations, ses ravins d'où l'eau semblait jaillir en cascades. Plus bas elle formait une vapeur assez intense, semblable à un rideau de mousseline, à travers lequel la lumière irisée se jouait dans une infinité de petits prismes. Cette lumière ainsi tamisée comme celle d'une lampe à travers un verre dépoli, jetait sur tout le paysage des teintes adoucies d'un charme indéfinissable. Des nuées d'opale montaient dans le ciel, à l'Orient ; la baie roulait des perles dans son bassin aux bords roses ourlés de vert.

Là bas, sur la pointe, surgissait le phare comme une large tache blanche sur la verdure. En face de l'entrée du port, les trois canons de la batterie allongeaient leurs longs cous d'airain brunis par le soleil. Plus loin, sur une langue de terre, les premiers plans de la ville descendaient à la baie comme pour s'y baigner les pieds dans la fraîcheur du soir. De gracieuses maisons, de coquettes villas, de toutes les formes et de toutes les couleurs, avec leurs guirlandes, leurs grands arbres, couraient sur les pentes douces, comme autant de jeunes filles folâtres, sur la grève, au crépuscule.

LOUIS TESSON

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL 12 MARS 1892

Mlle DE KERVEN

DEUXIEME PARTIE DE CARMEN

Carmen s'efforça de jouer auprès de son mari la comédie de la douleur. Elle versa des larmes abondantes ; car nous savons depuis longtemps qu'elle possédait le rare privilège de commander à ses pleurs de couler. Mais elle eut beau faire, elle ne parvint pas à dissimuler d'une façon complète l'effroyable joie qui remplissait son âme à cette pensée qu'Olivier se trouvait désormais le seul maître de l'une des plus immenses fortunes de l'Europe.

— Enfin ! se disait-elle avec une infernale ardeur, enfin, tous mes rêves vont se réaliser !.....

Certes, Olivier ne pouvait jeter la sonde dans les profondeurs de cet abîme de ténèbres, mais il ne fut point la dupe des feintes tristesses de sa femme, et il murmura avec un amer découragement :

— Puisqu'elle n'aimait pas ce noble vieillard qui la nommait sa fille, que peut-elle aimer en ce monde ?.....

Et, pour la première fois, il se prit à douter de l'amour de Carmen.

A partir de ce moment, Olivier fut le plus malheureux des hommes.

Il s'aperçut bien vite que cette vive tendresse qu'il avait ressentie pour sa compagne pendant les premiers mois de la lune de miel, était l'enivrement passager qu'entraîne forcément à sa suite la possession d'une femme merveilleusement jeune et belle, et rien de plus.

En prenant cette ivresse des sens pour un autre sentiment plus profond, plus durable et plus doux, il s'était trompé.

L'illusion se dissipait, laissant à sa place le regret et le remords.

Oui, le remords, car Olivier se demandait s'il n'avait pas commis une mauvaise

action en croyant accomplir un devoir ? s'il avait eu réellement le droit d'immoler ses serments à son obéissance aux volontés, ou plutôt au désir de son père, et s'il n'avait pas été criminel enfin, en sacrifiant l'affection confiante et sans bornes de Dinorah, à la froide et douteuse tendresse de la fille de don José ?.....

— Certes, se répondait-il douloureusement, je devais à Annunziata une fortune, et je la lui aurais donnée de grand cœur, mais je ne lui devais pas ma vie tout entière !..... je n'avais pas le droit de trahir pour elle la douce et chère enfant dont j'ai brisé le cœur !..... j'ai agi comme un insensé, et mon malheur est mon ouvrage !.....

La conséquence de ces tristes réflexions est

naturelle et prévue. L'amour d'Olivier pour Dinorah, amour jamais éteint, mais un instant voilé, se ranimait et jetait de nouvelles flammes.

Le cœur du mari de Carmen s'envolait de nouveau vers cette terre de Bretagne où vivait l'ange blond, dans sa chaste obscurité.

— Perdue pour moi ! murmurait-il, perdue pour toujours ! à quoi bon vivre désormais ?...

Carmen, de son côté, n'était pas heureuse. Carmen souffrait cruellement.

Elle avait vu ses espérances anéanties et ses rêves déçus, en même temps que s'envolaient, ainsi que nous venons de le dire, les illusions de son mari.

Jusqu'au moment de la mort de Philippe Le Vaillant, l'ex-baladine n'avait éprouvé pour Oli-

cette puissance, à cette noblesse qu'elle convoitait.

Carmen s'était dit :

— Olivier sera entre mes mains un instrument docile. Je le ferai monter et je monterai en même temps que lui. Avec de l'or on achète tout, même un écusson, même un titre. Je ferai de mon mari un gentilhomme, j'en ferai un grand seigneur et je serai grande dame !.....

Carmen rêvait Paris et ses fêtes, Versailles et ses splendeurs.

Elle étouffait au Havre et n'y voulait pas vivre.

Le jour où Olivier se trouva le seul maître du splendide héritage de son père, Carmen pensa :

— L'heure est venue et je vais déployer mes ailes !

Oui, l'heure était venue, mais l'heure de la déception.

Carmen comprit bien vite que sous l'apparente faiblesse d'Olivier se cachait une force de résistance inébranlable.

Elle devina qu'elle lutterait vainement contre ses goûts de simplicité et de retraite, et qu'elle se trouvait condamnée à tout jamais à cette existence obscure et provinciale dont elle avait horreur.

La gitane, en faisant cette découverte, eut un mouvement d'inexprimable rage.

— Ah ! s'écria-t-elle, tandis que ses yeux versaient ces larmes brûlantes qui s'échappent d'un cœur ulcéré, ah ! je suis perdue !..... j'ai moi-même enchaîné ma vie, et me voici, comme le galérien, condamnée à traîner sans trêve le lourd boulet qui me rend esclave !..... à quoi me sert cette longue comédie si patiemment jouée et que semblait couronner le succès ?..... à quoi me servent ces trésors entassés qui ne me donneront pas une seule des joies attendues ?..... Je croyais toucher au but, et l'espace qui me sépare de ce but est infranchissable !..... Je suis riche, mais plus triste et plus anéantie que lorsque j'étais une baladine misérable et presque mendiante, car alors, du moins, il me restait l'espoir, et je ne l'ai plus aujourd'hui !.....

Un découragement sombre succéda à cette première explosion de colère.

Trop habile et trop fière pour se plaindre (et d'ailleurs quelle plainte aurait-elle pu formuler ?), la jeune femme changeait d'un façon visible.

Sa pâleur devenait inquiétante, et un large cercle d'azur estompait le contour de ses grands yeux noirs.

— Annunziata, lui demandait parfois Olivier, qu'avez-vous donc ?

Elle répondait invariablement :

— Je n'ai rien.

— Cependant vous semblez souffrante.....

— Je ne me suis jamais mieux portée.

— Vous êtes triste.....

— Comment ne le serais-je pas, puisque, dans mon cœur et sur mes vêtements, je porte un double deuil ?.....

Olivier n'insistait point, sachant bien qu'il se heurterait contre le roc, et qu'il n'obtiendrait que des réponses que celles que nous venons de

ce qu'avait Carmen, nous ne l'ignorons pas et nous allons le dire.



— Zephir, reprit Olivier d'un ton sévère, que signifie cela ? — (Page 737, col. 1)

vier que de l'indifférence.

Lorsque l'armateur eut cessé de vivre, cette indifférence devint de la haine.

Voici pourquoi :

La gitane, nous le savons depuis longtemps, était dominée par deux passions impétueuses, irrésistibles, sans bornes et sans frein : l'orgueil et l'ambition.

L'immense fortune de Philippe et de son fils lui semblait un moyen sûr de satisfaire ces deux passions.

Les millions entassés dans les caisses de la maison Le Vaillant, devaient, croyait-elle, lui donner d'abord ce luxe princier dont elle avait soif, et la conduire ensuite aux sommets du monde, à

Elle souffrait de ce mal étrange que la Faculté de médecine n'a jamais voulu prendre au sérieux, sans doute parce qu'elle ne possède aucun moyen efficace de le combattre, et qui n'en est pas moins une maladie terrible et parfois mortelle, qu'on lui donne le nom de *spleen*, comme chez nos voisins d'outre mer, on qu'on l'appelle *ennui* tout simplement, comme chez nous.

L'ex-baladine s'ennuyait autant que s'ennuie un prisonnier dans sa cellule où tout lui manque à la fois, l'air, la lumière, la liberté, le mouvement.

Telle était la gravité de son état, qu'elle en arrivait presque à souhaiter la mort et à l'appeler, comme le captif appelle la délivrance.

Nous disons *presque*, pour rester dans le vrai, car il nous semble probable que si la mort se fût montrée à elle tout à coup en disant : *Mr voilà !* la jeune femme, pareille au *malheureux* de la Fontaine, se fût écrié avec épouvante :

.... Otez-moi cet objet !...
Qu'il est hideux ! Que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !...
N'approche pas, ô Mort ! O Mort, retire-toi !

Cet état fut d'ailleurs de courte durée.

Un beau jour, le cercle bleuâtre dont nous avons constaté l'existence autour des paupières de Carmen, s'effaça comme par enchantement et le sourire revint à ses lèvres.

La malade était guérie, ou du moins en bonne voie de guérison.

Elle avait trouvé le plus souverain des antidotes : une distraction.

Cette distraction, irrésistible pour toutes les femmes qui s'ennuient depuis que le monde existe (hélas ! dans le Paradis terrestre, Eve déjà s'ennuyait de la solitude et du tête-à-tête !), cette distraction, disons-nous, se présenta sous la forme d'un beau gentilhomme.

Ce gentilhomme n'était autre que le marquis Georges de Grancey gouverneur de la ville du Havre, qui, de son côté, nous le savons, éprouvait le besoin de se distraire dans son gouvernement, qu'il regardait comme un exil.

Parfaitement roué, comme la plupart des seigneurs de la cour du roi Louis XV, surnommé le *Bien-aimé*, sans doute par antiphrase, le marquis s'était dit qu'il serait prudent de ne point intervenir dans le ménage d'Olivier pendant la durée de cette période qu'on appelle la *lune de miel*, peut-être parce qu'elle précède les *lunes rousses* du ciel conjugal.

Il n'ignorait point qu'un galant trop impatient nuit à ses affaires beaucoup plus qu'il ne les avance par une précipitation inopportune.

Imbu de ces principes sages, Georges de Grancey se contenta, pendant quelques mois, de rendre d'assez fréquentes visites à la maison d'Ingouville, afin d'habituer peu à peu Carmen à sa présence.

Cette assiduité lui permettait en outre d'étudier par lui-même ce qui se passait dans le ménage et de constater les brusques changements de lune qui pouvaient subvenir d'un instant à l'autre.

C'est ainsi que le refroidissement d'Olivier pour Carmen, presque aussitôt après la mort de Philippe Le Vaillant, ne lui échappa point.

Quant à l'amour de Carmen pour son mari, il lui avait toujours semblé chose au moins douteuse, et bientôt, à des signes non équivoques, il acquit la certitude que cet amour n'existait plus, si toutefois il avait jamais existé.

Il ne s'agissait désormais que de trouver une occasion favorable pour agir, et pour métamorphoser sa banale politesse en une sérieuse galanterie.

Cette occasion ne pouvait tarder.

A partir du jour où il se prit à considérer comme un acte de déplorable folie le ménage qu'un sentiment de délicatesse exagérée lui avait fait subir, Olivier devint un autre homme. A partir de ce jour-là, nous le savons, il rendit à Dinorah son cœur et son âme tout entiers, et il se sentit mal à l'aise dans la maison où tout lui rappelait son inutile sacrifice, et les liens indissolubles qui l'enchaînaient.

La présence de Carmen lui pesait, et, trop galant homme pour ne pas cacher à la jeune

femme l'involontaire et instinctive répulsion qu'elle commençait à lui inspirer, il prenait le parti d'être le plus souvent et le plus longtemps possible absent de son logis.

Aussi, presque chaque matin, il s'éloignait pour de longues heures. Il allait errer à pied sur les grèves que le flux envahissait peu à peu, et ces flots incessants lui semblaient pareils à la marée montante de ses regrets et de ses souvenirs.....

Ou bien, suivant au galop de son cheval les crêtes dépouillées de falaises, depuis le cap de la Hève jusqu'à Sainte-Adresse, et parfois même jusqu'à Saint-Juan, il interrogeait d'un œil morne et désolé l'immensité grise. Il comparait la mer houleuse et les blanches falaises de Normandie aux vagues de l'Océan et aux roches bouleversées des côtes bretonnes.

Alors, dans une brume magique, surgissaient tout à coup devant ses regards le vieux clocher de Saint-Nazaire, puis les grands arbres verdoyants de cet enclos qu'il connaissait si bien, puis le toit de chaume de la chaumière de Dinorah, puis la blonde enfant elle-même, levant sur lui ses grands yeux bleus, et lui disant comme à l'heure de leur dernière entrevue :

—Je vous aime j'ai confiance, et je vous attendrai.....

Alors il étendait ses mains vers elle en murmurant :

—Oh ! Dinorah ! Dinorah !.....

Et, quand la vision se dissipait, quand il sortait de cette sorte d'extase pour retomber dans la réalité, il se sentait pris d'un désir furieux d'enfoncer l'éperon dans les flancs de son cheval, de le faire bondir en avant, de le contraindre à s'élançer dans l'abîme ouvert devant eux, et de se briser avec lui sur les rochers et sur les galets de la plage.

Et peut-être l'aurait-il fait, s'il n'eût été rattaché à la vie, par cet espoir vague, incertain, s'ignorant lui-même et cependant réel, qui subsiste malgré tout et qui ne s'échappe qu'avec l'âme, en même temps que le dernier souffle.

Olivier espérait donc revoir Dinorah ?

A cette question, si elle lui eût été posée, il aurait répondu : *non !* hardiment et de bonne foi.

Et, cependant, il espérait, il espérait contre toute espérance...

Le cœur de l'homme est ainsi fait, et il ne changera jamais. Dans sa bonté, Dieu l'a voulu, car, sans l'espoir, bien souvent insensé et bien souvent déçu, qui soutient les faibles et qui console les affligés, que serait l'existence, et qui donc en pourrait supporter le poids ?.....

V

LE KIOSQUE

Olivier pour les meilleures de toutes les raisons, ses absences presque continuelles, ne se doutait en aucune façon de ce qui se passait chez lui.

En revanche, toute la ville s'occupait des visites incessantes du gouverneur à Mme Le Vaillant, et les valets de la maison jasaient entre eux à ce sujet un peu plus qu'il n'aurait fallu.

Ceci ne pouvait convenir à Zéphir Coquin, le vieux valet de chambre de défunt Philippe. Zéphir, dont les cheveux avaient blanchi au service de l'armateur, se regardait comme partie intégrante de la famille, et tout ce qui lui paraissait toucher à l'honneur de ses maîtres, le blessait douloureusement.

—Il faut que cela ait un terme, se dit-il, sinon, quelque jour, mon jeune maître finira par apprendre au dehors les méchants bruits qui courent, et le coup qu'il en recevra sera rude. Je ne veux pas que la chose arrive ainsi. Je l'avertirai moi-même.....

Après un moment de réflexion, Zéphir secoua la tête et murmura :

—Il y a des gens qui prétendent que toute vérité n'est pas bonne à dire, si M. Olivier allait se fâcher contre moi et me garder rancune ?

—Eh bien ! se répondit-il aussitôt, qu'importe ? j'aurai fait mon devoir.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se rappeler que ceci se passait en l'an de grâce 1770.

Nous connaissons trop notre époque pour admettre comme vraisemblable en 1892, l'existence d'un valet dévoué à ses maîtres, et pouvant avoir la pensée de sacrifier son intérêt à son devoir.

A la fin du siècle dernier, ce serviteur modèle de loin en loin se voyait encore. Aujourd'hui il a disparu.

—Pourquoi donc ? demandait-on à un homme d'esprit, ne rencontre-t-on plus de nos jours l'admirable domestique qui mourait sur l'échafaud pour ses maîtres, pendant la révolution ?

—Eh ! mon Dieu ! répliquait l'homme d'esprit, tout simplement parce que l'admirable domestique dont vous parlez est mort sur l'échafaud pour ses maîtres pendant la révolution !

Il nous semble que ceci tranche merveilleusement la question.

Le soir du jour où Zéphir Coquin avait résolu de parler, Olivier rentra plus tard que de coutume.

Il s'était oublié sur une grève sablonneuse, et les premières vagues de la marée montante, en venant mouiller ses pieds, avaient pu seules le tirer de sa profonde et morne rêverie.

Il arriva à la maison d'Ingouville au moment où le souper venait d'être servi.

Comme d'habitude, il toucha de ses lèvres le front de Carmen, s'assit en face d'elle, la servit, se servit lui-même, et, après l'échange de quelques paroles insignifiantes, s'absorba de nouveau dans cette rêverie qui était devenue la meilleure portion de son existence, car sa pensée vagabonde, abandonnant son corps, l'emportait alors en Bretagne auprès de Dinorah.

Carmen respectait le silence de son mari ; de son côté, elle se reposait sur elle-même, seulement, à de fréquents intervalles, un sourire bizarre soulevait sa lèvre rouge comme du corail humide, et ses grands yeux noirs lançaient à Olivier des regards railleurs qui semblaient exprimer à la fois la pitié et le dédain.

—Pauvre fou ! se disait-elle, pauvre aveugle, incapable d'apprécier le merveilleux trésor qu'il possède ! il me dédaigne ! il me délaisse ! lui le roturier enrichi, fils d'un marchand, marchand lui-même, et tandis qu'il s'éloigne de moi, je vois à mes genoux un gentilhomme, un grand seigneur, le plus noble, le plus beau, le plus spirituel et le plus élégant de tous ! Il m'aime, celui-là qu'ont aimé des princesses et peut-être des reines ! il mettrait en moi tout son orgueil et tout son bonheur ! il donnerait son blason pour un de mes sourires ! Son rêve, rêve irréalisable, hélas ! serait de poser sur mon front la couronne de marquise ! marquise de Grancey ! moi ! Oh ! que ce titre m'irait bien !

Et la tête de Carmen retombait, découragée sur sa poitrine.

Après le repas, le mari et la femme se retirèrent dans leurs appartements respectifs.

Zéphir, un flambeau à la main, précéda Olivier dans sa chambre à coucher et, après s'être assuré par un examen rapide que toutes choses étaient à leur place, il se tint debout auprès de la porte, attendant des ordres.

Nous savons déjà que le jeune homme aimait à se servir lui-même et réclamait le moins possible l'aide de ses gens.

Ainsi, par exemple, il n'avait jamais admis que son valet de chambre lui pût être utile pour s'habiller le matin, ou pour se dévêtir le soir.

—Bonne nuit, mon vieux Zéphir, dit-il selon son invariable habitude, je n'ai besoin de rien, tu peux te retirer.

Zéphir demeura immobile, dans la position du soldat au port d'armes.

—Ne m'as-tu pas entendu ? demanda le jeune homme.

—Faites excuse, monsieur Olivier.

—Qu'attends-tu, alors, puisque je n'ai nul besoin de toi ?

—Ça se peut, que vous n'ayez pas besoin de moi, monsieur Olivier, et je sais que vous êtes

facile à servir, puisque vous vous servez tout seul. Donc, si je mets en panne au lieu de filer vent arrière, c'est que j'ai quelque chose à vous dire.

—Eh bien ! parle, je t'écoute.

Zéphir semblait fort perplexe.

Le jeune homme remarqua son trouble et lui demanda :

—Est-il donc question de choses graves ?

—Ça n'est peut-être pas que ça soit précisément tout à fait grave, mais enfin, tel que ça est, ça me chiffonne.

—Enfin, voyons, de quoi s'agit-il ?

—Il s'agit de madame.

—De ma femme ! s'écria Olivier en tressaillant, et avec une vive expression de surprise.

Le vieux valet fit un signe affirmatif.

—Zéphir, reprit le jeune homme d'un ton sévère, que signi-
fie cela ?

—Monsieur Olivier, voici déjà pas mal de temps que vous n'êtes presque jamais à la maison pendant la journée.

—Sans doute, mais quel rapport ?

—Attendez un peu, si toutefois c'était un effet de votre bonté. Vous allez voir, voici la chose : or, pendant que vous êtes dehors, à vous promener où bon vous semble, Madame ne reste pas seule.

—Je n'ai jamais eu la prétention de lui imposer la solitude.

—Non certainement, monsieur Olivier, vous êtes trop bon pour ça, mais savez-vous qui Madame reçoit ?

—Comment le saurais-je, puisque je ne le lui ai jamais demandé ? d'ailleurs, elle reçoit qui bon lui semble.

—Oui monsieur Olivier, mais cependant si Madame reçoit quelqu'un trop souvent, il faut bien que vous le sachiez, pas vrai ?

—Allons, Zéphir, va droit au but, de qui veux-tu parler ?

—De M. le gouverneur de la ville.

—Le marquis Georges de Grancey ?

—Oui, monsieur Olivier.

—Eh bien, je ne vois aucun mal à cela. M. de Grancey est un homme de la meilleure compagnie, et je trouve fort naturel que Mme Le Vaillant le voit avec plaisir.

—Alors, ses visites vous conviennent ?

—Assurément.

—Et ça vous est égal de le savoir ici tous les jours ?

—M. de Grancey vient tous les jours ici ?..... fit Olivier avec étonnement.

—Sans y manquer ; oui monsieur. Aussitôt que vous êtes parti, il arrive. On pourrait même croire qu'il attend que vous soyez sorti pour arriver.....

Olivier fronça les sourcils et garda le silence pendant un instant.

Mais il domina bien vite son involontaire émotion, et il reprit de l'air le plus calme et du ton le plus naturel :

—Si M. de Grancey arrive quand je suis sorti, rien n'est plus simple, rien n'est même plus inévitable, puisque je sors chaque jour..... Mais, dis-moi, Zéphir, d'où t'es venue la pensée de m'entretenir d'une chose si naturelle, et surtout de lui donner dans ton esprit les proportions d'un événement.

—Je ne vous en aurais pas ouvert la bouche, monsieur Olivier, très certainement, et je ne m'en serais point occupé moi-même, par rapport au respect que je dois à vous et à madame ; mais comme on en parle un peu plus que de raison, j'ai supposé que je ferais bien de vous prévenir... Olivier tressaillit pour la seconde fois.

—Ah ! répéta-t-il, on en parle ?

—Oui, monsieur.

—Qui donc ?

—Tout le monde.

—Mes gens eux-mêmes, peut-être ?...

—Eux, plus que les autres.

—Que disent-ils ?

—Ils s'étonnent de ce hasard que vous trouvez si simple, et ils répètent sur tous les tons que M. le gouverneur viendrait sans doute plus rarement à la maison, si vous y restiez davantage... —Mais sais-tu bien, Zéphir, s'écria Olivier avec animation, presque avec colère, sais-tu bien

que ceci est une injure grave, une insulte, un soupçon flétrissant, jetés au visage de ma femme ;

Le vieux domestique secoua la tête.

—Non... non, monsieur Olivier, répliqua-t-il, rien de tout cela ; il ne faut pas non plus voir les choses trop en noir ; personne ne songe à insulter notre jeune maîtresse et à la croire capable de commettre une mauvaise action.....

Seulement on pense—et je ne fais en ce moment que vous répéter ce qui se dit—que M. le gouverneur est bien connu pour être un homme qui ne respecte guère les femmes, et que peut-être vous n'avez pas raison de la laisser si souvent et si longtemps seul avec Madame.....

Olivier ne répondit pas.

Son front se vençait, couvert d'un nuage ; il semblait très ému et très agité.

—Monsieur Olivier, demanda timidement Zéphir, est-ce que vous m'en voulez de vous avoir répété tout cela ?

Le jeune homme prit la main du fidèle serviteur, sur les genoux duquel il avait joué si souvent pendant son enfance.

—Non, dit-il, je ne t'en veux pas, mon bon Zéphir, et je te remercie..... je suis bien aise d'être prévenu. Ma femme n'a rien à se reprocher, j'en suis certain ; je répondrais d'elle comme de moi-même ; mais il n'en est pas moins urgent de couper court à ces bruits dont tu t'es fait auprès de moi l'écho et qui finiraient par ternir une réputation qui doit rester sans tache..... Je m'en charge : bientôt la calomnie n'aura plus prétexte pour se donner carrière.... Va, mon brave Zéphir, et dors d'un bon sommeil ; tu viens d'accomplir un devoir, et je te remercie de nouveau.....

Le digne valet de chambre saisit la main de son maître et la baisa avec un transport de tendresse et de reconnaissance, puis il sortit triomphant et joyeux, le cœur et la conscience également satisfaits.

Olivier, resté seul, se laissa tomber sur un siège, dans l'attitude de l'abattement le plus absolu.

Il n'eut pas un instant la pensée d'accuser sa femme ; il ne s'en prit qu'à lui seul de ce qui se passait.

—Je suis coupable ! se dit-il, et la punition est cruelle, mais elle est méritée !..... Je n'ai pas su remplir les devoirs que Dieu m'imposait et que j'avais acceptés librement..... La solitude et l'ennui sont des conseillers dangereux ! Abandonner à leurs suggestions funestes une femme jeune et belle comme la mienne, c'est se rendre responsable, c'est se rendre complice de toutes les fautes qu'elle pourrait commettre..... Elle ne m'aime pas, c'est vrai, mais qu'importe ? Je n'en dois pas moins veiller sur elle, sinon avec la passion ardente d'un amant, du moins avec la vigilante affection d'un père..... Quant au marquis de Grancey, il ne fait que son métier de grand seigneur et d'homme à bonnes fortunes en courtisant Annunziata..... Je n'ai pas même le droit de lui en vouloir, mais j'ai celui de défendre mon bien contre toute entreprise, et j'en userai.....

Puis, après quelques minutes de méditation nouvelle, il ajouta en se relevant :

—Allons, allons, du courage !..... l'honneur est en péril. Je dois et je veux combattre !..... Insouciance serait lâcheté !..... Il me faut enlever au plus profond de mon âme cet amour qui me dévore et qui me tuera ! Il me faut éloigner de mes rêves le doux visage de l'ange blond ; il me faut oublier le nom de Dinorah pour me souvenir seulement que je suis le mari de la fille de don José !..... Mon Dieu, je vous le demande à genoux, donnez-moi de la force, car j'en ai besoin pour lutter, non-seulement contre les autres, mais contre moi-même !.....

Cette prière du triste Olivier fut exaucée sans retard. Il se sentit raffermi et consolé par l'énergique résolution qu'il venait de prendre, et il dormit cette nuit-là d'un meilleur sommeil qu'il ne l'avait fait depuis longtemps.

* * *

On était au mois d'août. Un soleil presque aussi chaud que celui de la Havane dardait cha-

que jour sur la ville accroupie et sur les versants des coteaux voisins ses rayons enflammés qui métamorphosaient la surface de la mer, calme et sans rides, en un immense lac d'or fondu.

Aussitôt après le repas du matin, Olivier s'éloignait pour ses longues promenades solitaires, et Carmen, quittant la maison, se dirigeait, à travers les allées sombres du jardin en terrasses, vers un petit kiosque chinois situé à l'extrémité d'une véritable futaie de marronniers séculaires, et abrité contre les ardeurs du milieu du jour par l'épaisseur impénétrable de leurs rameaux.

De ce kiosque on dominait le Havre et la rade, et par conséquent on jouissait de cette vue incomparable que nous avons rapidement décrite au commencement de la seconde partie de ce feuilleton.

L'intérieur de ce joli pavillon renfermait assez de merveilles pour faire pousser des cris de joie et d'admiration à tous les amateurs de chinoiserie.

Chacun des objets qui concouraient à l'ameublement et à la décoration du kiosque avaient été rapportés du Céleste-Empire par les vaisseaux de Philippe Le Vaillant.

Meubles, tentures, glaces, porcelaines, tableaux peints sur verre ou émaillés, étoffes, magots, tapis et lanternes, offraient cet inimitable cachet d'originalité qui déjoue toutes les tentatives de la plus habile imitation.

Un mandarin à bouton de cristal, transporté par enchantement dans le pavillon chinois d'Ingonville, aurait cru n'avoir point quitté le kiosque de sa maison de Pékin.

C'est là que Carmen venait s'asseoir.

C'est là que Georges de Grancey ne tardait guère à la rejoindre.

Le lendemain de l'entretien entre Olivier et le vieux Zéphir, entretien que nous avons rapporté, Carmen, fidèle à cette habitude qui lui semblait douce, rêvait, étendue à demi sur l'un des divans de satin de Chine brodé de dragons et de fleurs fantastiques, et laissait errer ses yeux sur l'immense panorama qui s'offrait à elle par la fenêtre entr'ouverte.

M. de Grancey allait venir sans doute d'un instant à l'autre.

Carmen entendit le bruit d'un pas sur le sable blanc de l'allée voisine.

—C'est lui..... pensa-t-elle.

Et elle donna une expression plus tendre et plus chargée de langueur à son regard déjà si rempli d'irrésistibles séductions.

A suivre

PAS ÉTONNANT

Pourquoi répéter si souvent que c'est le médicament le plus sûr, le plus économique, le meilleur en un mot, quand les médecins eux-mêmes sont étonnés de ses effets. Lawrence, Kans. E. U. " Georges Patterson est tombé du deuxième étage se frappant sur une clôture. Quand je le visitai, il faisait usage de l'Huile St-Jacob. Il s'en servait abondamment sur ses contusions. Le lendemain, il travaillait. Les taches bleues disparaurent enfin, ne laissant ni douleur, ni cicatrice, ni enflure." C. K. Neumann.

D^{RS} MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portrait de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7258.

CHOSSES ET AUTRES

—Une locomotive ou engin de chemin de fer, en parfait ordre, se compose de près de 6,000 morceaux différents.

—Le jour de ses noces d'argent, l'impératrice de Russie a reçu en cadeau, du souverain de l'Autriche, un service de vaisselle en argent de 300 morceaux.

—Une industrie domestique considérable en Russie consiste dans les cuillers de bois, dont on fait 50 millions annuellement. Le merisier est le bois le plus généralement utilisé dans cette industrie.

—L'Italie a perdu 226,000 de ses habitants par l'émigration pendant l'année 1891, contre 172,000 en 1890. Les joueurs d'orgue de barbarie vont être nombreux cette année en Amérique.

—Contrairement à l'antique usage suivi par ses prédécesseurs depuis 3000 ans, le puissant empereur de Chine a pris la résolution d'apprendre une langue étrangère à son pays. Dans l'intérêt du commerce de son vaste empire, il a donné la préférence à la langue de Shakespeare, et il apprend l'alphabet anglais depuis le mois de décembre. Ce fait indique peut-être que la Chine va se rapprocher de la civilisation européenne.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MEUNIER

En envoyant une carte postale à C. Alfred Chouillou, Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux Chocolat importé, avec mode d'emploi.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-mécanicien, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈRÉBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE

65, Rue St-Laurent

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Nouvelle importation venant d'être reçue.

—PRIX MODÉRÉS—

G. MANN

Ingenieur Civil et Architecte

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

PACIFIQUE CANADIEN

DURANT LES MOIS

DE

MARS ET AVRIL

CHAQUE MARDI

à 9 hrs p.m.

Des Trains pour les COLONS

Quitteront la Jonction Carleton, avec un char-dortoir pour Colons, y attaché, à destination de

MANITOBA

ET LE

Nord-Ouest Canadien

Pour les patrons n'amenant pas de stock un char-dortoir pour colons sera attaché à chacun des trains-express quittant Montréal à 8.40 hrs p.m., chaque jour, dimanches exceptés.

Pour informations complètes et brochures descriptives du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise s'adresser à un agent du C. P. R.

EMILE RUDEL EMILE DEMERS LIBRAIRIE NOUVELLE

RUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanchisseries, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY le la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes générateurs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage s'est suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE Co., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.



C. ALFRED CHOUILLOU, Agent General Pour le Canada, - MONTRÉAL.

Le Musée des Familles, publication bi-mensuelle. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15 rue, 15 quai, Paris (France).

Scientific American Agency for



CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 BROADWAY, NEW YORK.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

... pour excellence contre les Affections bilieuses, l'Empoisonnement du foie, l'Excès de bile et les dispositions qui en découlent : Constipation, Perte d'appétit, Muxes de l'estomac, etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurelles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais je les ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.



TIRAGE EN MARS, 2 et 16, 1892

5134 LOTS VALANT..... \$52,749 GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demander les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

51, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre), et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

St. J. J. J.
J. J. J.

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons sous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentées à nos caisses

S. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 12 AVRIL 1892

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
3 PRIX DE 10,000 sont.....	30,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 200 sont.....	40,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

\$1,134 prix se montant à \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5 ; Dixième \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$55 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature éligible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

"German Syrup"

UN CULTIVATEUR D'EDOM, TEXAS, " Nous sommes six personnes dans ma famille. Nous demeurons dans un district où nous sommes sujets à de violents accès de toux et de maladies des poumons. Je me suis servi du Sirop Allemand pendant 6 ans avec succès pour les maux de gorge, le catarrhe, la toux, les enrrouements, douleurs dans l'estomac et les poumons, et le crachement de sang. J'ai essayé plusieurs variétés de sirops pour la toux autrefois ; mais qu'il me soit permis de dire à ceux qui ont besoin d'un remède semblable que le Sirop Allemand est le meilleur. C'est le résultat de mon expérience. Si vous l'essayez seulement vous ne ne pourrez pas vous en passer après. Ce remède vous donne un soulagement immédiat et vous guérit instantanément. Je conseille à tous ceux qui souffrent de maladies de poumons de se le procurer. Vous serez vite convaincus. Dans toutes les familles, chez lesquelles on se sert de votre remède, jamais il n'y a de maladies des poumons. C'est le meilleur remède de ce pays.—**JOHN FRANKLIN JONES.**"

G. G. GREEN, seul fabricant. Woodbury, N. J., U. S., et Toronto, Canada. (23)

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAF
OF
Stewart Hartshorn
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
 SOLD BY ALL DEALERS.
 Factory, Toronto, Ont.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. E. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
 Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PRÉFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
397, RUE ST-CATHERINE
 Entre les rues Delormier et Parthénaïs
 Montréal

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
 Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RÊSTHER & Fils,
 ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
 Télé. Bell 1900 MONTRÉAL

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

LE CELÈBRE MATCH STEINITZ-TSCHIGORINE



M. Tschigorine.



M. Steinitz.

Ce fameux tournoi d'échecs dont les amateurs suivaient les progrès avec l'intérêt le plus vif, est enfin terminé. Le 29 février dernier, le maître austro-américain a ajouté un fleuron nouveau à sa couronne de champion du monde ; Steinitz est sorti victorieux.

Ça été un véritable combat héroïque, sans précédent dans les annales de l'échiquier ; si ce n'est peut être les parties mémorables entre l'ainé de MacDonell et La Bourdonnais.

L'engagement suprême qui a décidé de la victoire finale de Steinitz sur Tschigorine a paru longtemps favorable à ce dernier : jusqu'au vingt-huitième mouvement, il commandait même les positions, et tout le monde croyait déjà à son succès.

Le vieux champion se défendit de son mieux, et au trentième mouvement, profitant d'un manquement de son jeune vis-à-vis, il l'accula et s'assura la partie au trente-deuxième coup.

C'est ce qui a fait dire que le succès de Steinitz est presque un coup de hasard. Aussi le MONDE ILLUSTRÉ orne aujourd'hui sa colonne d'échecs du double portrait des champions, bien dignes l'un de l'autre.

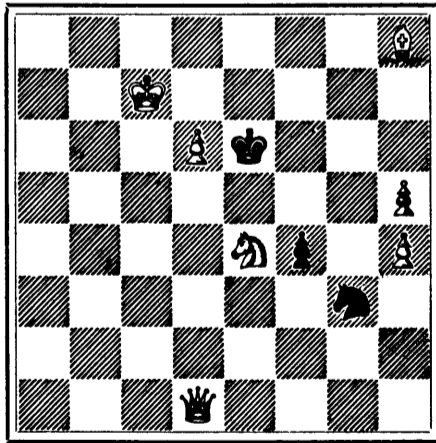
L'enjeu était de \$5,000 et le titre de champion du monde

Ces dix champions se rencontrèrent pour la première fois en 1882, au tournoi international de Vienne, alors qu'ils gagnèrent chacun une partie l'un contre l'autre ; cependant, M. Steinitz arriva *ex-æquo* pour le premier prix et M. Tschigorine resta non classé. L'année suivante, ils se trouvaient de nouveau en présence, à Londres, où le maître russe gagna les deux parties qu'il avait à jouer contre Steinitz, mais cette fois encore ce dernier réussit à obtenir le 2^{me} prix et Tschigorine le 4^{me}. En 1882, à la Havane, Steinitz gagne 10 parties, Tschigorine 6 et une fut nulle. Mais ce qui a le plus attiré l'attention des joueurs d'échecs, ce fut le fameux match qu'ils jouèrent par le câble entre New-York et St-Petersbourg, dans lequel le champion russe remporta les honneurs en gagnant très brillamment les deux parties engagées

No 29.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. C. A. L. Bu'l.

Noirs—3 pièces

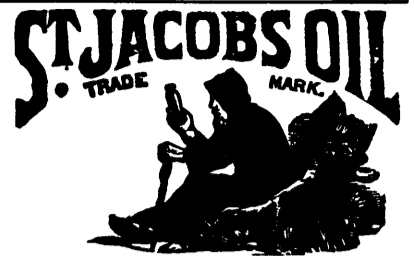


Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLÈME DE DAMES NO 28 SOLUTION DU PROBLÈME D'ÉCHECS NO 28

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
33 à 27	22 à 33	1 C 4 C	1 F 6 R éch.
46 à 40	33 à 70	2 T pr F	2 P joue
40 à 35	28 à 61	3 T pr P, mat.	
35 à 22	15 à 28	S. les Noirs jouent F pr. T au premier coup, les Blancs répondent par P 3 F et le P ou le C font mat.	
72 à 66	70 à 31	Problème de Dames. — Un amateur, Pointe-Gatineau, 26 ; E. Meddon et un amateur, Ottawa, 27.	
62 à 56	61 à 50	Jeux d'esprit.—J. O. Godin, Cap Santé ; N. Dion, S. Dupré, Montréal.	
43 à 37	31 à 44		
68 à 61	55 à 68		
60 à 53	68 à 60		
66 à 25	19 à 64		
71 à 49	partie gagnée.		



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS

"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 3c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELEMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'Impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consommation étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix \$1; six flacons, \$5.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

NOUVELLES MARCHANDISES

Etoffes à Robes :
Nouveautés Françaises, Anglaise, Allemandes.

Soleries Nouvelles :
Des principaux Centres Européens.

Indiennes Nouvelles :
Dans tous les prix et dessins.

Sateens Nouveaux :
Français et Anglais.

Dentelles :
Le plus fort département de dentelles est celui de John Murphy & Cie

Boas en Plumes :
Longs et courts, dans tous les prix.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Seil Tel. 2198

Federal Tel. 58

L'INAUGURATION du TUNNEL



STE-CLAIRE

complète et rennit le réseau du GRAND TRONC et de ses lignes de raccordement, viz :
Le Chicago et Grand Tronc,
Le Détroit, Grand-Haven et Milwaukee,
Le Cincinnati, Saginaw et Mackinaw,
Le Toledo, Saginaw et Muskegon,
Le Michigan Air Line, etc.

Si vous allez à Chicago, au Michigan, au Wisconsin ou dans les Etats de l'Ouest, ne manquez pas de visiter cette merveille de l'art des ingénieurs.

On ém t des billets directs, vers les points principaux du Canada et des Etats-Unis. Des chars palais, Pullman et Wagner, sont attachés à tous les trains express. Des taux spéciaux sont accordés aux touristes, durant la saison d'été. Des billets périodiques et d'autres facilités encore sont offerts à ceux qui résident à proximité des villes.

Pour plus ample information s'adresser à des agents de la Cie.

W. EDGAR, Ag. gen. des Pas. L. J. SEARGEANT, Gérant-Gén.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

**DU
DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception \$5, prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE
Revenu pour l'année 1890..... \$2,081,963 87
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 86

BUREAU A MONTRÉAL, 114 RUE ST-JACQUES
ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Cie, Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices érites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

18587

Lors même qu'on ne peut garder aucune autre nourriture le
JOHNSTON'S FLUID BEEF
se prend, se garde et se digère. C'est la meilleure alimentation pour les malades et les convalescents.

A. R. Bourdeau
Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre
Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.
97, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre
**CHOCOLAT
MENIER**
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL.

HENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --
Meubles ! Gros et détail

BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.
Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

REGULATEUR
de la santé de la femme

Les TORTURES CORPORELLES
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Carrington, Montreal (in French) and at Geo. F. Carrington, New York (in English).

PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.
et les Orgues
EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION
Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées.

L. E. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME, MONTRÉAL

COOKS FRIEND
BAKING POWDER.
DE W. D. McLAREN
Est la plus économique

CASTOR FLUID
On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts a bouteille
HENRY B. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
157 rue St-Laurent

EMPLOYEZ LA
LOTION PERSIENNE
POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches de la PEAU.
Chez tous les PHARMACIENS.
Prix : 50 cts.
PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

BAUME NASAL
NE FAILLIT
JAMAIS
GUERIT
RHUME
DE
CERVEAU
ET
CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRI.
Soulage à l'instant. Guérit pour toujours, infaillible.
Plusieurs soldantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez un Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50cts. ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.